

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

VOYAGE A TRAVERS LES MOTS

LES ACADEMIES

Les associations de gens de lettres, d'artistes, de savants, qui s'appellent *Académies*, telles que la fameuse Académie française, et les quatre Académies des inscriptions et belles-lettres, des sciences, des beaux-arts, et des sciences morales et politiques, qui forment avec elle l'*Institut de France*, ont pour origine l'Académie du divin Platon.

L'École de philosophie fondée par Platon vers 388 avant J.-C., se tenait sous les ombrages mystérieux des jardins d'*Academos*, situés dans le Céramique (1), faubourg d'Athènes où Platon était né. De là, le nom d'*Académique* donné à la secte de l'illustre philosophe, de là le nom d'*Académiciens* donné à ceux qui adoptèrent ses doctrines.

Academos, qui n'avait certainement pas, dans ses rêves les plus ambitieux, aspiré à l'honneur d'attacher son nom aux réunions des hommes les plus distingués de l'avenir, appartient à l'histoire héroïque. C'est lui qui désigna à Castor et Pollux le lieu où leur sœur Hélène était cachée, et qui, par là, empêcha une guerre imminente. Pour le récompenser de ce service, les Lacédémoniens,

dans leurs ravages, épargnèrent ses jardins. « Les Lacédémoniens ayant par tant de fois brûlé et gasté entièrement tout le reste du pays d'Attique, ne touchèrent jamais à l'Académie, en l'honneur de cestuy *Academos*. » (Plutarque, trad. d'Amyot.) En citant une guerre, *Academos* fut un bienfaiteur de l'humanité, et son nom est d'accord avec la légende : *ahos, demos*, le remède, le sauveur du peuple.

Sur une autre promenade, de l'autre côté de la ville, Aristote et ses adeptes expliquaient leurs doctrines. Ce lieu, consacré comme l'Académie à l'instruction de la jeunesse, s'appelait *Lycée*, en mémoire d'un temple dédié à Apollon Lycéen. Les Aristotéliciens agitaient les questions philosophiques en se promenant sous les allées et les portiques du Lycée, et cet usage de discuter en marchant les a fait appeler *péripatéticiens* (de *péri*, autour, et *patéin*, marcher, se promener).

Platoniciens et *Aristotéliciens*, *Académiciens* et *péripatéticiens*, secte académique et philosophie du Lycée, — tels sont les noms distinctifs des deux écoles.

L'Académie, située au nord-ouest d'Athènes, était dite la promenade d'en bas, ou le gymnase inférieur; et le Lycée, au sud-est, était appelé la promenade d'en haut, ou le gymnase supérieur.

Ce nom de *gymnase* vient de *gumnos*, nu, parce que les anciens, lorsqu'ils se livraient aux

(1) Le mot *céramique*, qui nous est resté pour désigner l'art du potier, vient de *Keramos*, argile, vase de terre. Le lieu qui portait ce nom à Athènes, le devait aux sépultures et aux urnes cinéraires qui le remplissaient.

exercices du corps, étaient à peu près nus; aussi, ne s'est-il dit originairement que des lieux où les Grecs s'exerçaient à lutter, à jeter le disque, à développer leurs forces physiques; mais il s'est bientôt appliqué, par extension, à tous les lieux où l'on faisait en commun des exercices, soit du corps, soit de l'esprit. Les célèbres écoles des Grecs étaient des gymnases aussi bien que les établissements consacrés à la gymnastique. De nos jours, il y a des maisons d'éducation, des sociétés littéraires qui portent ce nom; il y a des gymnases militaires, nous avons même un gymnase dramatique.

Parmi les établissements destinés, chez les Romains, aux exercices de l'esprit et du langage, aux leçons et aux lectures publiques, il faut citer ceux qui furent fondés, l'un à Lyon par Caligula, l'autre à Rome par Adrien. Pour que leur nom répondît à leur destination, ils furent appelés *Athénée*, mot tiré d'*Athènes*, nom grec de Minerve, déesse de la sagesse et des sciences. L'*Athénée* de Lyon fut célèbre par les hommes habiles qui y enseignèrent et par les prix qu'y fonda Caligula. Les usages que le fou sanguinaire trouva établis sur cette terre classique des rhéteurs, durent sourire à ses instincts féroces : à peine d'être fouettés ou jetés dans le Rhône, les vaincus étaient obligés d'effacer leurs compositions avec la langue.

En France, la première idée d'une académie avait été conçue, au treizième siècle, par Thibaut de Champagne. Elle fut réalisée, en 1570, par un autre poète, Baif, qui obtint des lettres-patentes pour la fondation d'une *Académie de poésie et de musique*, dont Charles IX et Henri III furent les zélés protecteurs, mais qui périt bientôt par le malheur des temps.

Avant la Révolution, les cinq Académies de Paris étaient :

L'*Académie française*, fondée par Richelieu (1635);

L'*Académie de sculpture et de peinture*, fondée par Mazarin (1648);

L'*Académie des inscriptions et belles-lettres*, fondée par Colbert (1663);

L'*Académie des sciences*, fondée par Colbert (1666);

L'*Académie d'architecture*, fondée par Colbert (1671).

Supprimées en 1792, ces Académies furent rétablies en 1795 sous la dénomination commune d'Institut des sciences et des lettres, divisé en trois classes : 1^o les sciences physiques et mathématiques; 2^o les sciences morales et politiques; 3^o la littérature et les beaux-arts. En 1803, l'Institut fut divisé en quatre classes : 1^o Sciences physiques et mathématiques; 2^o Langue et littérature françaises; 3^o Histoire et littérature anciennes; 4^o Beaux-arts. La large place faite aux sciences et aux beaux-arts avait entraîné le naufrage des sciences morales et politiques. En 1816,

époque de tous les retours vers le passé, on rendit aux Académies leurs noms primitifs « afin, disait l'ordonnance du Roi de France et de Navarre, de rattacher leur gloire passée à celle qu'elles ont acquise, et afin de leur rappeler à la fois ce qu'elles ont pu faire dans des temps difficiles et ce que nous devons en attendre dans des jours plus heureux. » En 1832, l'Académie des sciences morales et politiques fut rétablie (1), et bien que l'ancien état de choses se trouvât ainsi reconstruit, la nouvelle dénomination d'Institut subsista.

Le nom d'Académie a été donné par comparaison et par extension, non-seulement aux nombreuses compagnies de gens de lettres et de savants de la province (2) et de l'étranger; mais aussi à l'Opéra de Paris, désigné dans les lettres patentes de son établissement sous le nom d'Académie royale de musique; mais encore aux lieux où l'on s'exerce soit à l'escrime, soit à l'équitation; et même aux maisons où l'on joue publiquement. « Ce titre a été tellement prodigué en France, dit Voltaire, qu'on l'a donné pendant quelques années à des assemblées de joueurs qu'on appelait autrefois des *tripots*. On disait *académies de jeu*. On appela les jeunes gens qui apprenaient l'équitation et l'escrime dans des écoles destinées à ces arts, *académistes*, et non pas *académiciens*. » Le livre qui contient les règles des divers jeux de cartes se nomme *académie des jeux*. On se demande ce que viennent faire dans tout cela le souvenir d'Academos et celui du divin Platon.

Dans son intéressant tableau de la littérature au xvii^e siècle, M. Demogeot rappelle que le nom et l'usage des académies nous avaient été transmis par les Italiens, qu'on imitait alors si volontiers en France. « Au xvii^e siècle, dit-il, l'Italie ne comptait pas moins de cinquante sociétés de ce genre. Rien qu'en lisant leurs noms, il est difficile de croire qu'elles-mêmes se prissent au sérieux. On ne peut s'empêcher de sourire quand on trouve à Bologne, les *Gelés*; à Viterbe, les *Ardents*; à Rome, les *Arcades* et les *Ravivés*; les *Étourdis* (Intronati) à Sienne; les *Incultes* à Orvieto; les *Obtus* à Spolète. Ces académiciens

(1) C'est à M. Guizot que revient l'honneur de nous avoir rendu cette Académie. « Peu de jours après la formation du cabinet, je proposai au Roi le rétablissement, dans l'Institut, de la classe des sciences morales et politiques, fondée en 1795 par la Convention, et supprimée en 1803, par Napoléon, alors premier Consul. » (*Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*.)

(2) M. de Voltaire, passant par Soissons, reçut la visite des députés de cette ville, qui disaient que cette Académie était la fille aînée de l'Académie française. — « Oui, messieurs, répondit-il, la fille aînée, fille sage, fille honnête, qui n'a jamais fait parler d'elle. » (CHAMFORT.)

rivaux semblaient faire de leurs dénominations ou des épigrammes ou des antithèses. Ceux de Ravenne s'appellent les *Gens d'accord* (Concordi); ceux de Modène, les *Gens brouillés* (Dissonanti); nous rencontrons à Salerne les *Tracassins* (Irrequieti); à Rimini, les *Gens paisibles* (Agiati); à Ferrare, les *Intrépides*; les *Timides* à Mantoue. Ceux de Reggio veulent se distinguer de la foule de leurs confrères, et se nomment les *Muets*; ceux de Raguse veulent s'y confondre, et prennent le titre d'*Oisifs* (Oziosi); enfin ceux de Brà, désespérant de trouver un nom, prennent le parti de s'en passer, et se désignent par le titre d'*Académiciens sans nom* (Innominati).

La désignation la plus répandue en France pour les établissements consacrés à l'instruction de la jeunesse est *collège*. Formé du latin *colligere*, assembler, réunir, ce mot implique une idée très-générale, et s'est dit de différentes compagnies et réunions. Les Romains appelaient collectivement ainsi les ministres de la religion, aussi bien que ceux qui formaient un corps dans les arts libéraux. De même, nous avons le collège des cardinaux ou le sacré collège; de même les collèges électoraux, et les établissements d'enseignement public désignés d'une manière absolue sous le nom de *collèges*.

L'antique *Lycée* a été oublié longtemps. La Révolution, jalouse d'évoquer les souvenirs des anciennes républiques, l'a fait revivre, et c'est sous l'Empire, à dater de 1807, qu'il a été officiellement appliqué aux principaux collèges. La Restauration l'avait rayé, la seconde République l'a repris, et aujourd'hui il y a encore des lycées et des collèges: ils se distinguent en ce que les premiers, les plus importants, sont administrés par l'État, et les autres par les communes.

Les uns étaient, avant 1818, les collèges royaux, et les autres, les collèges communaux. L'enseignement est à peu près le même dans ces deux ordres d'établissements; cependant les lycées ont, en général, un enseignement plus développé et un personnel plus complet.

L'institution libre la plus célèbre connue sous le nom de Lycée, est celle que fonda Pilastre des Rosiers, en 1787, et où enseignèrent La Harpe, Ginguené, Fourcroy, Chaptal et l'immortel Cuvier. C'est en souvenir de ses triomphes dans les nombreuses et brillantes assemblées du Lycée que La Harpe intitula *Lycée* son cours de littérature.

Le Lycée reçut plus tard le nom d'Athénée, mot qui n'était plus guère d'usage non plus dans les derniers siècles. La société fondée à Paris, en 1781, pour le perfectionnement des arts et des sciences relatifs au commerce, fut connue d'abord sous le nom de *Musée* (1); elle prit celui de Lycée

en 1795, et c'est seulement en 1803 qu'elle fut appelée *Athénée des arts*.

Tout le corps enseignant, tous les établissements reconnus pour l'instruction publique, forment ce grand tout qui s'appelle en France l'*Université* (du latin *universitas*, corporation, communauté). Dans d'autres pays, et particulièrement en Allemagne, ce nom est réservé à l'enseignement supérieur.

On a attribué sans raison à Charlemagne la fondation de l'Université: il institua seulement, au moins en France, quelques écoles laïques. Le nom même d'Université ne fut pas d'abord employé d'une manière absolue; on disait: *universitas magistrorum et auditorum*, pour désigner la réunion des maîtres et des disciples. C'est Philippe-Auguste qui, le premier, réglementa les écoles de Paris, et c'est sous saint Louis que la corporation de ces écoles reçut officiellement le titre d'Université.

Il y avait autrefois en France vingt-trois universités provinciales qui disparurent à la Révolution. Celle de Toulouse, la plus ancienne, avait été fondée en 1223, et la dernière établie, celle de Nancy, ne remontait qu'à 1769.

L'empereur Napoléon I^{er} constitua l'*Université de France*, centralisant l'enseignement public divisé en trois branches: l'enseignement supérieur, donné par les facultés (théologie, droit, médecine, sciences, lettres); l'enseignement secondaire, donné dans les lycées et les collèges; l'enseignement primaire, donné dans les écoles primaires. Cet ensemble universitaire est divisé en dix-sept grandes circonscriptions qu'on nomme *académies* (1), et qui comprennent dans leur ressort un certain nombre de départements.

Les académies sont administrées par un *recteur* (assisté d'autant d'inspecteurs d'académie qu'il y a de départements dans la circonscription), les lycées par un *proviseur*, et les collèges par un *principal*. Avant la Révolution, le recteur (du latin *rector*, celui qui régit) était le chef d'une université. Celui de Paris, pour ne citer que le plus important, n'eut d'abord d'autre traitement qu'un droit de sceau sur les lettres de scolarité, des droits de présence aux assemblées, et un droit sur la vente du parchemin (2).

muses. Le museum de Paris ne rappelle que de loin les filles de Mnemosyne: c'est le jardin des plantes fondé par Louis XIII, le lieu où l'on enseigne l'histoire naturelle.

(1) Les chefs-lieux des circonscriptions académiques sont: Paris, Aix, Alger, Besançon, Bordeaux, Caen, Chambéry, Clermont, Dijon, Douai, Grenoble, Lyon, Montpellier, Nancy, Poitiers, Rennes et Toulouse.

(2) Puisque le mot *parchemin* se présente, rappelons son origine. Le papyrus était devenu rare à Pergame. Est-ce à la suite d'une guerre entre l'Égypte et le royaume de Pergame, ou parce que Ptolémée, jaloux

(1) Ce nom, dont nous avons adopté la forme latine, *museum*, signifiait originellement un lieu consacré aux

dans Paris; tout cela produisait annuellement 1,000 à 1,200 livres. — Le nom de proviseur (de *providere*, pourvoir) appartenait autrefois à celui qui prenait un collège sous sa protection et qui en réglait les affaires les plus importantes. On le donnait particulièrement : 1° au supérieur de la Sorbonne, choisi parmi les hauts dignitaires du clergé; le cardinal de Richelieu était proviseur de la Sorbonne; 2° au supérieur du collège d'Harcourt; 3° à l'économe du collège de Navarre.

Quant au *censeur*, notre surveillant des études et de la discipline, il avait mission, dans l'ancienne Université, d'examiner les récipiendaires.

En notant que *école* vient du grec *scholê*, étude, on voit que les principaux noms appliqués aux instituts où se cultive l'intelligence, ont tous leur cause historique ou étymologique. Un seul, peu usité il est vrai, ne s'explique pas directement, c'est *Prytanée*. Jamais *prytane* chez les anciens ne fut un maître, jamais le *prytanée* ne fut une école.

Le *Prytanée* (du grec *prutanis*, administrateur) était le palais d'Athènes où s'assemblaient les cinquante sénateurs chargés, sous le titre de *prytanes*, de préparer les lois, de veiller à la sûreté de l'État, de contrôler l'administration, la justice, etc. Par imitation, le *prytane* était, dans certaines villes grecques, comme par exemple à Rhodes et à Milet, le premier magistrat. — C'était aussi dans le *Prytanée* qu'on recevait les ambassadeurs étrangers, et qu'on accordait une retraite honorable aux citoyens qui, par leurs services, avaient bien mérité de la République. On sait la réponse que fit Socrate à ses juges lorsqu'ils lui demandèrent quelle peine, selon lui, il avait mérité : « D'être nourri au *Prytanée* le reste de mes jours. »

Le *Prytanée* était encore le lieu où était conservé le feu sacré, confié à la garde de veuves appelées *prytanides*, et où l'on déposait des blés en réserve; mais l'idée qui reste attachée, de nos jours, au *Prytanée* est celle d'un établissement où sont entretenus aux frais de l'État ceux qui ont rendu des services à leur pays. C'est ce qui a fait désigner sous ce nom l'établissement d'éducation fondé en France à la fin du dernier siècle pour instruire et entretenir gratuitement les fils de ceux qui avaient bien servi la patrie. Le *prytanée*, établi d'abord au collège Louis-le-Grand,

fut transféré, en 1803, à Saint-Cyr, et plus tard à La Flèche, lorsque Napoléon envoya à Saint-Cyr l'École militaire qui occupait une partie du château de Fontainebleau.

Par imitation, d'autres établissements consacrés aux études ont pris le nom de *prytanées*, mais tous n'ont pas rempli les conditions de gratuité auxquelles leur nom aurait dû les obliger.

Le chef-lieu de l'Académie de Paris est la *Sorbonne*, maison célèbre instituée à Paris, au milieu du treizième siècle, par Robert de Sorbon, savant docteur, né à Sorbon, près de Réthel, qui avait eu la pensée de fonder « une société d'ecclésiastiques séculiers qui, vivant en commun et ayant les choses nécessaires à la vie, ne fussent plus occupés que de l'étude, et enseignassent gratuitement. » Cette fondation fut régulièrement constituée par lettres-patentes de saint Louis, dont Sorbon fut le chapelain, et confirmées par bref du pape Alexandre IV. Elle porta le nom de Congrégation des Pauvres-Maitres de la Sorbonne, et subsista avec les statuts que lui avait donnés son fondateur jusqu'en 1790. C'est en 1808 que l'ancien collège de Sorbonne fut donné à l'Université, et en 1821 qu'il fut spécialement affecté à des facultés de théologie, de lettres et de sciences. Le monument de la Sorbonne n'avait pas originairement l'importance qu'on lui voit aujourd'hui : il avait été réédifié par le cardinal de Richelieu.

Quant au *Collège de France*, fondé par François I^{er}, en 1530, à l'instigation de Budé (1), il fut appelé d'abord Collège des Trois-Langues, parce qu'on n'y enseignait que le latin, le grec et l'hébreu. Sous Louis XIII, on lui donna le nom de Collège Royal, et ses professeurs furent appelés *lecteurs royaux*. A l'enseignement des trois langues, on ajouta successivement celui des sciences, de la médecine, du droit, de la littérature, des langues modernes, etc., et son programme a fini par embrasser toutes les branches des connaissances humaines.

Le Collège de France, dirigé d'abord par le grand aumônier de la cour, ne faisait pas partie de l'Université. Il dépend aujourd'hui du ministère de l'Instruction publique, tout en demeurant en dehors de l'administration universitaire. Ses professeurs sont nommés par le chef de l'État sur la proposition du Ministre et d'après une double présentation du corps des professeurs et

de voir le roi Eumène I^{er} faire transcrire beaucoup de livres pour former des bibliothèques publiques, interdit l'exportation du papyrus? — Quel que soit le motif, les Pergamiens (Pergameni) imaginèrent de remplacer le papyrus par des peaux de brebis ou d'agneaux préparées et polies à la pierre ponce, qui, du nom de la ville où elles avaient été inventées, furent appelées *Pergamina*, mot dont le temps et la corruption ont fait *parchemin*.

(1) Selon Pasquier, le roi n'eut en ceci d'autre instigateur que lui-même : « Le roi fut induit à cette noble entreprise de son propre instinct, puis entretenu en icelle par Budé et quelques autres seigneurs.... Les coadjuteurs de Budé furent, ainsi qu'est la commune voix, messire Jean du Bellay, cardinal, et Jean de Lascaris, de la famille des derniers empereurs de Constantinople. »

(Recherches de la France.)

de celle des Académies de l'Institut à laquelle correspond la chaire vacante. C'est l'un des professeurs qui remplit les fonctions d'administrateur.

Les cours du Collège de France se sont tenus d'abord dans divers collèges de l'Université; puis Henri II leur assigna le collège de Tréguier (fondé par Gilles de Coatmohan, chancelier de l'église de Tréguier), et celui de Cambrai (fondé par les évêques de Langres, de Laon et de Cambrai, et qui s'était appelé d'abord collège des Trois-Évêques). C'est en partie sur l'emplacement du collège de Cambrai qu'ont été construits les bâtiments spéciaux qui présentent leur façade sur la rue des Écoles.

Il existe à Paris deux établissements d'enseignement qui empruntent leur nom à l'idée première de leur fondation :

Le *Conservatoire de musique et de déclamation*, établi, en 1784, par le baron de Breteuil, sous le nom d'*École royale de chant et de déclamation*, pour propager l'art et le conserver dans sa pureté. Installée dans les bâtiments des Menus-Plaisirs du roi, cette école, fermée en 1789, fut rétablie, par la Convention, en 1793, avec le titre d'*Institut national de musique*, et définitivement organisée sous son nom actuel en 1795 (1).

Le *Conservatoire des arts et métiers*, placé dans les bâtiments (appropriés à leur nouvelle destination par le regrettable Vaudoyer) de l'ancienne abbaye de Saint-Martin-des-Champs, et destiné à recevoir, à conserver les modèles, plans ou dessins des machines, des appareils, des instruments et des outils employés dans l'agriculture et dans les arts industriels. La première idée de ce musée de l'industrie appartient à Vaucanson, le grand mécanicien du XVIII^e siècle.

Sur un rapport présenté par Grégoire, la Convention rendit, le 19 vendémiaire an III, un décret portant : « qu'il serait formé, à Paris, sous le nom de Conservatoire des arts et métiers, un dépôt public de machines, modèles, outils, dessins, livres et descriptions d'arts et métiers, dont la construction et l'emploi seraient expliqués par trois démonstrateurs attachés à l'établissement. » Ces trois démonstrateurs qui devaient « faire voir plutôt que parler » furent reconnus insuffisants; et, en 1819, on les remplaça par trois professeurs. En 1839, le nombre des différents cours fut porté à dix; il est maintenant de quatorze, et ces cours constituent, dans leur ensemble, un enseignement très-complet des sciences dans leur application aux arts et à l'industrie.

(1) Le premier Conservatoire de musique fut fondé à Naples en 1537, sous l'invocation de Santa-Maria di Loreto, par Giovanni di Tappia, prêtre espagnol.

Le premier grade dans l'Université de France est le *baccalauréat*; ce mot et celui de *bachelier* sont de ceux sur lesquels il est bon de s'entendre.

Il y eut autrefois des *bachelettes* aussi bien que des *bacheliers*, car ce dernier mot, loin d'avoir le sens restreint que nous lui connaissons, servait à désigner, d'une manière générale, un commençant, un jeune homme.

Je suis Lindor; ma naissance est commune;
Mes vœux sont ceux d'un simple bachelier.
(BEAUMARCHAIS. — *Le Barbier de Séville*.)

Il y avait des bacheliers dans l'Église, dans les corporations, dans les armes comme dans les facultés. Le sens s'étendit si bien que le mot s'appliqua à tout homme jeune célibataire (sens qu'il a conservé en anglais : *bachelor*), et que les jeunes personnes non mariées furent appelées *bachelettes*.

On dit que j'ai bien manière
D'être orgueilleux, et
Bien affiert d'estre fier,
Jeune bachelette.....

C'est au moyen âge qu'il faut remonter pour trouver un des premiers emplois du mot *bachelier*. « Dans l'origine de la chevalerie, on distinguait, dit Blanchard, deux classes de chevaliers : les bannerets (1) et les bacheliers. On nommait banneret, titre le plus haut et le plus élevé de la chevalerie, celui qui, noble de nom et d'armes, se trouvait assez riche et assez puissant pour lever et entretenir à ses dépens cinquante hommes d'armes; il fallait que chacun de ces hommes d'armes eût, outre ses valets, deux cavaliers pour le servir. On appelait *bachelier* ou bas chevalier, celui qui n'avait ni assez de biens, ni assez de vassaux pour fournir à l'État un pareil nombre d'hommes. »

(1) Les bannerets tenaient leur nom de la *bannière* qu'ils avaient droit de lever pour composer une compagnie militaire de leurs vassaux. Cette bannière était carrée, tandis que celle des simples chevaliers se prolongeait en pointe et s'appelait *pannon* (du latin *pannus*, drap, morceau d'étoffe, mot dont nous avons tiré aussi le *pan* de nos habits, et, par extension, le *pan* de mur). Lorsqu'on faisait un gentilhomme banneret, on coupait la queue de son *pannon* qui, ainsi, devenait bannière. De là était né l'ancien proverbe : *Faire de pannon bannière*, s'élever d'une dignité à une dignité supérieure. — On dit aussi bien et même de préférence *Faire de pennon bannière* : *panne* et *penn* s'étant pris l'un pour l'autre, il n'est pas nécessaire, pour adopter cette orthographe, que *pennon* vienne de *penna*, plume, cas où il faudrait que le *pennon* fût une banderole comparée à une plume.

— Aymerillot, reprit le roi, dis-nous ton nom.
 — Aymery. Je suis pauvre autant qu'un pauvre moine;
 J'ai vingt ans, je n'ai point de paille et point d'avoine;
 Je sais lire en latin, et je suis bachelier.
 Voilà tout, Sire. Il plut au sort de m'oublier
 Lorsqu'il distribua les fiefs héréditaires.
 Deux liards couvriraient fort bien toutes mes terres.
 Mais tout le grand ciel bleu n'emplirait pas mon cœur.
 (Victor Hugo. — *La Légende des siècles*.)

Voilà le point de départ; tenez-le pour vrai, en vous défiant toutefois de l'étymologie *bas chevalier*, contraction un peu suspecte.

On a voulu aussi, en prenant bachelier dans son acception restreinte et purement universitaire, qu'il existât un mot latin *baccalaureus*, formé de *bacca*, baie, et de *laureus*, laurier; on en a même tiré le mot *baccalauréat*, pour désigner le grade de bachelier; mais les lauriers, même les premiers, sont tout à fait hors de cause dans ces deux expressions: bachelier a pour origine tout à fait première le bas-latin *baccalarius*, nom de celui qui tenait une espèce de bien rural que le bachelier avait à cens, et qui s'appelait *baccalaria*; et *baccalauréat* est une altération du bas-latin *baccalariatus*, désignant un rang de débutant, d'abord dans la chevalerie, puis dans la hiérarchie religieuse et universitaire. M. Brachet a résumé ainsi la question sur bachelier: « Ce mot a traversé, pour arriver jusqu'à

nous, une suite de sens qu'il est intéressant de reproduire: le *bachelier*, propriétaire d'une *baccalaria*, d'un bien rural, est au-dessus du serf, tout en restant un vassal d'ordre inférieur; ce mot prend ensuite le sens, en droit féodal, de vassal qui marche sous la bannière d'autrui; puis de gentilhomme trop jeune pour lever bannière, qui sert sous la conduite d'un autre seigneur; puis dans la langue de l'ancienne Université, de jeune homme qui étudie sous un maître pour acquérir la dignité inférieure à celle de docteur; enfin de gradué d'une faculté. »

Les autres grades universitaires sont la *licence* et le *doctorat*. Ce dernier n'a pas besoin d'explication; c'est le grade de celui qui est maître, qui enseigne, qui est *docteur* enfin (*doctor*). C'est du même verbe, *docere*, enseigner, que sont sortis les mots *docte*, *doctrine*, *doctrinal*, *doctrinaire*, *document* et *docile*. Quant aux mots *licence* et *licencié*, noms du deuxième grade et de celui qui l'obtient, ils viennent du verbe *licere*, être permis. Les licences universitaires ont été ainsi appelées, parce qu'elles donnaient la licence, la permission d'enseigner, de plaider, de traiter les malades, etc. Licence s'employait beaucoup autrefois dans le sens de permission; on en trouve de nombreux exemples dans Molière. La licence n'est plus guère aujourd'hui que l'abus de ce qui est permis.

CHARLES ROZAN.

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

ALEXIS CLERC

Marin, jésuite et otage de la Commune.

PAR LE P. CHARLES DANIEL.

Nous recommandons d'une manière toute spéciale à l'attention des familles ce livre attachant et excellent: fils et filles, pères et mères, le liront avec un douloureux intérêt, et il en restera une impression grave et consolante: il montre, au milieu des abaissements de notre époque, quels grands caractères la religion nourrit dans son sein: tout chancelle, tout fléchit, tout tombe,

excepté les enfants de l'Évangile; ils savent mépriser les séductions de la terre, ils savent vivre, ils savent mourir.

Alexis Clerc était né à Paris, d'une famille de commerçants; il entra à l'École polytechnique et un goût décidé le porta vers la marine: il n'avait, dans sa jeunesse, d'autre désir que l'avancement, d'autre but que les épaulettes de capitaine; d'autre emploi de sa vie que l'étude, les voyages et les plaisirs compatibles avec son austère profession. Aucune idée religieuse ne se faisait jour dans son âme. Ce fut aux îles Gambier, en présence des merveilles que la prédication apostolique avait opérées chez ce peuple sauvage et

anthropophage, qu'il vit, pour la première fois, un peu de lumière du côté du ciel. Peu à peu, l'idée religieuse grandit dans cette âme droite : de bonnes lectures, une étude assidue de la théologie, la conversation de quelques amis chrétiens, amenèrent Clerc à une conversion complète : en possession de la vérité, il ne lui refusa rien, il lui appartint tout entier. Dieu, ses devoirs d'état et les pauvres occupèrent son âme jusqu'au moment où, pressé par une main invisible, il rejeta le monde, renonça à ses ambitions et vint se donner tout entier au service divin, dans la Compagnie de Jésus. Il avait alors trente ans.

Sa vie religieuse fut celle d'un saint, et d'un aimable saint, ainsi que peuvent en témoigner les nombreux élèves qui, à l'École Sainte-Geneviève, reçurent son enseignement. Le P. Clerc était aimé de Dieu et des hommes, et il fut une des victimes choisies qui donnèrent joyeusement leur sang pour le rachat de la France. — Il faudrait que le bon Dieu en prit quarante d'entre nous, disait-il lui-même.

Il passa le temps de la guerre aux ambulances, dans l'exercice de la plus tendre charité envers les pauvres blessés; il fut arrêté le 4 avril 1871, par les bataillons de la Commune, et emmené avec six autres prêtres et plusieurs frères et serviteurs, à la Préfecture de police d'abord, puis à Mazas. Ils y passèrent six semaines, jusqu'à ce fatal 24 mai, où cinq d'entre eux, les PP. Olivier, Clerc, Caubert, du Coudray et de Bengy, versèrent leur sang pour Jésus-Christ, avec une intime allégresse.

On se demande parfois, en lisant la *Vie des Saints*, comment vivaient, comment souffraient, comment mouraient ces illustres amis de Jésus-Christ, maintenant placés sur les autels? Notre époque nous a révélé ce sublime secret. Lisez les *Actes de la Captivité des Pères Jésuites*, la *Vie d'Alexis Clerc*, les *Actes de la Vie et de la Mort du P. Captier (des Dominicains d'Arcueil)*; vous saurez comment vivaient et mouraient les saints martyrs. Ils souffraient avec la même résignation, ils mouraient avec la même allégresse, ils aimaient Dieu du même amour, ils couvraient leurs bourreaux du même pardon. Non, rien ne ressemble à la primitive Église comme cette vie

et cette mort des martyrs parisiens, et la rue Haxo, la Roquette n'ont rien à envier au Mont-des-Martyrs (1).

M. B.

LES VACANCES D'UN GRAND-PÈRE

PAR MADAME DE STOLZ (2).

Georges est le plus aimable et le plus étourdi des enfants; ses aventures occupent ce volume et amuseront ses petits contemporains; toujours il court, il gambade, il saute, il tourne, il vire, il s'esquive, il pécore; il affronte en riant les plus grands dangers; il dérange tous les projets, il renverse les plans de travail ou de plaisir formés près de lui; et pourtant on l'aime, car il est bon, et il amuse, car madame de Stolz lui a prêté son charmant esprit, délicat et fin, qui rit volontiers afin de ne pas pleurer.

Comme tous les livres du même auteur, celui-ci est fort supérieur à ce qu'on nomme les *Livres d'étrennes*, pauvretés vêtues de velours et de soie, bonnes, pour la plupart, à figurer parmi les sacs de bonbons et les bébés incassables ou non; le livre de madame Stoltz, amusant, spirituel, touchant, met en relief cette grande vérité que les petits hommes de nos jours connaissent trop peu : c'est que la liberté, la vraie liberté n'est pas l'apanage de l'enfance, qu'elle ne peut exister que lorsqu'on sait discerner ce qui est bien, ce qui est bon, ce qui est utile à soi et aux autres. Les aventures malencontreuses de Georges, qui a voulu être libre à dix ans, burineront cet adage moral dans l'esprit des jeunes lecteurs.

Rien à critiquer dans ce joli volume, rien si ce n'est peut-être les illustrations; le crayon qui les a tracées était-il digne d'interpréter la prose de l'auteur aimé des mères ainsi qu'elle l'est des enfants?

M. B.

(1) Un beau volume, chez Albanel, 7, rue Honoré-Chevalier, Paris. Prix : 4 fr. 50. *Franco*.

(2) Librairie Hachette, *Franco*, 3 fr. 50.

CONSEILS

XIX

L'ÉCONOMIE

Un vieux petit livre, fort prisé de nos pères, renferme, sous une forme originale et salée (au gros sel), des conseils précieux ; il est dû à Franklin, l'homme utilitaire par excellence, et quoi qu'on en puisse dire comme de la chanson du roi Henri :

La rime n'est pas riche et le style en est vieux.

il serait bon à méditer par les femmes et les maîtresses de maison de notre époque.

Le *Bonhomme Richard* commence par énumérer les misères de son temps, cherté des vivres, pesanteur des impôts ; il s'apitoie sur tous ces inconvénients d'un air narquois, et bientôt il fait remarquer que le remède n'est pas loin du mal. Il énumère les vices, les défauts, les petites manies qui rendent plus pesante la tâche imposée à tous ; la fainéantise, par exemple, à laquelle il oppose ce mot énergique : *La faim regarde à la porte du travailleur, mais elle n'ose pas y entrer* ; le manque d'ordre et de stabilité, et il fait cette judicieuse remarque : *Je n'ai jamais vu venir à bien, ni famille, ni arbre, trop souvent changés de place* ; et enfin, la prodigalité, le goût des dépenses inutiles, et il affirme qu'il n'y a pas de lourds impôts, directs ou indirects, qui pèsent autant que ces trois défauts — paresse, désordre et dépenses.

Ce désir de paraître, qui amène au luxe et aux dépenses frivoles, est un des défauts saillants de notre époque ; on ne fainéantise guère, la France est laborieuse, ses femmes ont, en général, autant d'ordre que d'activité, mais que l'argent coule lestement entre ces jolis doigts habiles ! Si les jeunes filles voulaient méditer ces conseils sages, pratiques et prosaïques du philosophe américain, que d'ennuis, de soucis de moins pèseraient sur leur avenir ! Cela n'est pas très-raffiné, mais les dépenses qui mènent à la gêne et aux dettes, sont-elles donc d'un goût si délicat ? Il me semble que rien n'est moins nuageux, moins poétique, plus terre-à-terre que d'avoir des dettes ; le pauvre Mürger, mourant, disait à ses amis rangés autour de son lit : — Pas de bohème ! La bohème, le manque d'ordre, de règle et d'ar-

gent, lui rappelait sans doute bien de secrètes angoisses et de ces chagrins qu'on n'avoue guère ; le mot du bonhomme Richard : *Voulez-vous savoir le prix de l'argent ? allez et essayez d'en emprunter*, aurait épargné bien des chagrins à ce pauvre bohème de lettres.

Les jeunes femmes qui se laissent tenter par les occasions, si communes à Paris et dans les grandes villes, peuvent méditer ceci : *Réfléchis bien avant de profiter d'un bon marché... Achète ce qui t'est inutile, et tu vendras sous peu ce qui t'est nécessaire*. Cette rude morale abat les prétextes que l'on se donne à soi-même pour satisfaire les caprices d'un moment, enfantés par les étalages, par l'examen du luxe d'une amie, ou simplement par les catalogues que les marchands bien avisés font distribuer de porte en porte. Ils connaissent le petit cœur féminin, incliné vers ces tentations des yeux. *Soie et satin, écarlate et velours, éteignent le feu de la cuisine*. Incontestable vérité : quand la femme s'adjuge au budget une part léonine, tout souffre autour d'elle ; la table, dont elle ne se soucie guère, la toilette du mari, qui ne l'inquiète pas, et l'éducation des enfants, dont elle ne conçoit pas l'importance. *L'orgueil de la parure, continue le Bonhomme, est une vraie malédiction. L'orgueil est un mendiant qui crie aussi haut que le besoin. Il est plus aisé de réprimer le premier désir que de contenter tous ceux qui suivront*. Quoi de plus vrai ? et certes, cette réflexion peut s'appliquer à d'autres passions qu'à celle du luxe.

Et les dettes, comme le Bonhomme Richard en parle avec énergie et horreur ? *Le mensonge monte en croupe de la dette*, dit-il. Hélas ! que de mensonges ternissent des lèvres jusqu'alors pures et candides, quand un mari demande compte de l'emploi de l'argent ou du prix de tel outel colifichet ! que de mensonges dont on paie, faute d'autre monnaie, un créancier impatient ! *Mentir n'est que le second vice, le premier est de s'endetter*. Un célèbre prédicateur demandait à un auditoire de femmes élégantes : — Mesdames, payez-vous vos dettes ? et plus d'un front rougit

sous la voilette. Les dettes de luxe sont certainement une chose des plus honteuses; on a pitié de la pauvre ouvrière qui doit son terme, mais la femme qui doit à sa couturière, à son bijoutier, à son tapissier, à son glacier, mérite d'être honnie. J'ai vu des familles du plus haut rang, dans l'armée, dans l'administration, accablées, accablées sous le poids des dettes criardes, contractées pour des besoins de luxe et de fantaisie, où la table et la toilette tenaient la plus grande place; le soir, on trônait dans un salon, le matin, les créanciers hurlaient à la porte, et les hauts fonctionnaires étaient presque à genoux devant une modiste ou un marchand de comestibles. L'économie, cette Minerve protectrice des familles, qui sait conduire les désirs d'après les ressources et régler, comme le dit un proverbe vulgaire, la bouche d'après la bourse, aurait empêché ces humiliations; ces pauvres femmes de préfets et de généraux auraient eu moins de bijoux au corsage, mais sous ce corsage, un cœur plus à

l'aise. L'économie est une loi pour tous; un mince salaire suffit à la veuve économe, une fortune immense se trouve en déficit devant les appétits du prodigue. C'est une question de vie et de mort pour toutes les familles, et surtout pour celles qui vivent dans les grandes villes, exposées aux multiples tentations du dehors, et c'est à la femme, à la mère de famille, qu'il appartient de donner l'exemple de la modération. C'est à elle à discerner ce qui est utile et surtout possible en fait de dépenses, à les diriger en faisant peser sur sa propre individualité les sacrifices, s'il est besoin de faire des sacrifices. On ne peut pas tous les jours se dévouer aux siens d'une manière éclatante, mais que d'occasions on a tous les jours de préférer les autres à soi! L'économie livre un vaste champ à cet exercice; on exercera de la sorte deux vertus, l'une un peu terre-à-terre, l'autre plus noble, ce qui n'est jamais à dédaigner.

M. B.

POUR UNE LEÇON DE PIANO

(SUITE)

VI

Il faudrait, je crois, reprendre l'expression du trop fameux chancelier allemand, pour bien exprimer ce qui se passait dans l'âme d'Éléazar : le moment *psychologique* était arrivé pour lui.

Les plus violentes émotions, les angoisses les plus poignantes ne sont pas celles dont le motif est patent aux yeux de tous. En pareil cas, une douleur raisonnable et avouée, un malheur avéré et public trouvent dans la sympathie universelle une sorte d'adoucissement et de guérison. Au contraire, lorsque l'âme se dérobe au dedans d'elle-même, qu'elle prend peur de sa destinée et qu'elle se laisse en quelque sorte affoler, l'imagination, à laquelle rien ne fait équilibre, gagne en main; elle se précipite dans une course désordonnée, et elle emporte avec elle tout le reste des facultés.

Éléazar, en proie à cette espèce de délire moral, sentait poindre et grandir au dedans de lui une résolution dont, au premier moment, il avait eu à peine conscience.

Il faudrait n'être pas homme et n'avoir pas eu de combat à livrer contre sa propre pensée, pour

ne point connaître cet envahissement graduel de l'âme par une image ou par un désir. Cette apparition qui flottait comme un rêve dans les espaces lointains, prend tout d'un coup une consistance, un corps, des proportions gigantesques. Après l'avoir appelée peut-être comme une image capable de nous distraire, on en est réduit à se débattre contre le spectre qu'on a soi-même évoqué.

A un certain moment de cette petite escarmouche, je ne sais lequel, M. de Thévenon s'était murmuré tout bas à lui-même cette pensée, d'abord comme une plaisanterie, puis comme un défi : — « Si j'obtiens de Mademoiselle Reveroni » un morceau de piano, elle sera ma femme; » sinon, non. »

Quel pouvait bien être, à l'origine, le motif de cette alternative dangereuse? Monsieur de Thévenon, malgré son dilettantisme, ne pouvait pas y tenir autant. Quel que fût, à ses yeux, le talent de Victorine, il prisait trop haut sa propre alliance, pour en faire le prix d'un plaisir qu'il aurait pu déjà se procurer.

L'historien grec Plutarque fait une remarque très-vraie, dans le premier chapitre de sa *Vie d'Alexandre* : « Souvent un fait léger, un mot,

» une plaisanterie, met mieux dans son jour un
» caractère que des combats meurtriers, de
» grandes batailles et des prises de villes. »

Ainsi en va-t-il des témoignages qu'un homme peut se donner à lui-même de sa supériorité et de son influence sur autrui.

Que de choses, lorsqu'il s'agit de ce grand acte du mariage, Eléazar de Thévenon n'était-il pas en droit de demander à mademoiselle Réveroni, avant de la prendre pour fiancée !

Est-il rien de plus difficile et de plus délicat dans la conduite de l'épouse, que ce mélange d'une liberté accordée par raison, et d'une intimité rendue exigeante par amour ? Quelle mission élevée et imposante de comprendre par l'instinct du cœur tout ce que le mari saisit peut-être par la réflexion de son esprit ?

Monsieur de Thévenon, lorsqu'il s'agissait de se déclarer aux parents de Victorine et de leur demander la main de la jeune fille, aurait donc pu attendre d'elle autre chose qu'un acte de complaisance aussi élémentaire et aussi insignifiant.

Mais peut-être Eléazar était-il de l'avis de l'historien Plutarque. Il estimait que le caractère de mademoiselle Réveroni pouvait se traduire dans ce détail aussi bien que dans les actions les plus considérables de sa vie. C'est le noble privilège de l'existence polie dans le haut monde civilisé, que tout y tient sa place et y conserve son importance. Les convenances, les usages, les nuances même les plus imperceptibles, n'y sont pas autre chose qu'une expression plus raffinée, mais aussi puissante et aussi vive, des sentiments, des mœurs, des croyances. On exécute un homme avec un petit mouvement de l'éventail ; on l'exile de soi, en lui donnant la main d'une certaine façon, et il y a dans le geste de montrer un siège, un accueil qu'on vous offre ou un congé qu'on vous signifie.

Eléazar n'avait donc point tous les torts, lorsqu'il prenait le refus ou le consentement de Victorine comme un symptôme des plus graves, peut-être même comme une pleine confession de son caractère. Mais risquer sa destinée entière sur cet entêtement, n'était-ce pas là un de ces actes de faiblesse et d'orgueil, si communs à l'homme ? Dès que l'amour-propre se met de la partie, et qu'il s'engage sur une question personnelle, il ne s'agit plus de la chose qu'on demande, mais du triomphe qu'on attend. Eléazar n'aurait peut-être point écouté Victorine dans un salon ; et maintenant qu'il avait posé le problème, il fallait absolument qu'elle s'assit devant ce piano, pour se relever de sa main, marquise Eléazar de Thévenon.

VII

Ce ne fut pas sans un battement de cœur que le jeune homme, s'engageant dans la négociation,

reprit avec une grande prudence et une réserve marquée :

« Pourrait-on, Mademoiselle, sans risquer de vous déplaire, prier notre hôte d'être notre intermédiaire ? Peut-être ne refuseriez-vous pas à ses sollicitations ce que nous n'avons point qualité suffisante pour obtenir de vous ? »

Ces paroles, à la fois affectueuses et légères, avaient beau affecter un air d'indifférence et de politesse, on sentait vibrer dans le ton avec lequel elles étaient prononcées, un accent et une âme qu'on n'a pas l'habitude d'employer dans la banalité de ces sortes de prières.

Eléazar attendait la réponse avec un serrement de cœur. Il avait baissé les yeux jusqu'à terre et demeurait immobile, dans l'attitude non pas même du recueillement, mais de l'angoisse la plus marquée.

Il ne s'écoula pas moins d'une minute, pendant laquelle on percevait distinctement, de ce coin éloigné et discret, les murmures qui venaient du reste du salon. La jeune veuve avait pris prétexte d'un salut à rendre, pour changer de place. Il semblait à M. de Thévenon qu'il était enveloppé, en même temps que Victorine, d'une sorte d'ombre et de mystère.

Il fit un acte de courage et leva lentement les yeux sur Mademoiselle Réveroni.

Celle-ci, qui attendait sans doute le moment d'être vue, afin de pouvoir tout à la fois répondre et cependant se taire, s'inclina silencieusement. C'était bien une réplique, ce n'était pas une réponse ; et le jeune homme pouvait, à son gré, se croire autorisé par un consentement tacite, ou éconduit par un refus muet.

Il comprit, à ce moment-là, ce que son oncle de Souvray lui avait répété tant de fois, la force du silence. Sous ce rapport, les femmes sont en mesure de donner des leçons au diplomate le plus accompli.

Se taire, c'est-à-dire ne point se livrer ; garder dans ce duel courtois qui se trouve au fond de tout dialogue humain, cette supériorité de rester couvert et défendu.

Eléazar ne put cette fois, malgré tout son sang-froid et toute sa prudence, dissimuler un mouvement de dépit, peut-être même de colère, la colère froide d'un homme bien élevé : un peu de pâleur sur les joues, un éclat fauve dans le regard, un tremblement imperceptible de la main. Il fit, malgré tout ce que la délicatesse pouvait lui prescrire à cet endroit, il fit ce qui ne se fait point, il regarda en face Mademoiselle Réveroni, au moment où elle s'inclinait ; leurs yeux se rencontrèrent pendant une demi-seconde, et M. de Thévenon répondit au mouvement de la jeune fille par le plus profond et le plus humble de tous les saluts. Lui non plus ne livrait point son jeu : il se réservait le temps de penser et la liberté d'agir.

TROISIÈME PARTIE

I

Si le silence et l'attente constituent souvent la force des femmes, il ne faut pas non plus qu'elles en abusent : le temps agit contre elles. Après s'être défendues des événements, elles ne retrouvent plus la même force contre leur propre imagination. L'homme, au contraire, a cet avantage que, du moment où il se domine et s'arrête, la réflexion arrive immédiatement à son secours. L'important pour lui est de dompter l'impétuosité du premier moment. Une fois ce mauvais pas franchi, il retrouve toute la puissance de son sang-froid. Ce seul acte de vigueur lui a suffi pour se reconquérir.

Éléazar, malgré l'ardeur de son âge et cette surexcitation que la supériorité intellectuelle communique toujours au caractère, conservait un grand fonds de fermeté. Il savait prendre son âme à deux mains. Au besoin, il lui aurait adressé la parole, pour lui faire entendre, à l'instar des héros grecs du vieil Homère, des reproches ou des encouragements.

Il s'assit à l'écart, dans un grand fauteuil isolé qui garnissait à lui seul une embrasure. Il se trouvait ainsi n'avoir pas de voisin, et comme il était en même temps sur une ligne de passage, on ne songeait guère à s'arrêter devant lui. D'ailleurs, ces soirées du monde supérieur ont, entre autres avantages, celui de ne point vous soumettre à la conversation forcée : on ne vous impose ni entretien ni amusement, et il n'y a pas là de maîtresse de maison qui tienne ses invités comme une classe et son salon comme une école. On se donne le luxe de se taire, et on y trouve tout naturel de prendre au besoin un temps pour penser.

C'était peut-être le moment pour Éléazar de renoncer à cette gageure insensée qu'il s'était imposée si légèrement. A vrai dire, lorsque cette idée un peu fantastique et séduisante par sa bizarrerie même lui avait passé par la tête, elle n'avait point pris tout d'abord cette forme de défi et de bravade. Ce n'était point alors la résolution d'agir, mais tout au plus la velléité d'entreprendre. Hélas ! notre pauvre nature est ainsi faite, qu'au lieu d'être avertie et détournée d'une entreprise par la résistance des obstacles, elle y met d'autant plus de ténacité et d'ardeur.

M. de Thévenon examina sous toutes ses faces la conduite qu'il devait suivre. Il la retourna sous tous ses aspects, médita tour à tour deux discours différents au maître et à la maîtresse de la maison, discuta avec lui-même une démarche ou tout au moins une insinuation adroite auprès de M. et de Madame Reveroni, et ne recula pas même à la pensée de faire une nouvelle tentative auprès de Victorine ; mais il ne lui vint point à l'esprit cette réflexion, qu'après tout, c'était lui qui s'était créé cette espèce de fatalité, et que, pour

dénouer une situation sans issue, il lui suffisait de renoncer à une volonté déraisonnable.

II

Mademoiselle Reveroni réfléchissait de son côté et paraissait absorbée par une profonde méditation. M. de Souvray regardait à la dérobée Éléazar et Victorine. Le comte se disait tout bas que les drames intérieurs de telles âmes ont un bien autre intérêt et une bien autre puissance que les existences conduites par les événements du dehors. La plupart des hommes n'ont jamais su ce que c'était que de se constituer les maîtres de leur propre vie ; ils flottent d'un événement à l'autre, improvisant leurs démarches au gré des circonstances, sans les avoir éclairées par des délibérations antérieures, sans être en mesure de les soutenir par des volontés persévérantes. Un esprit supérieur, au contraire, a cette singulière puissance d'évoquer en quelque sorte devant lui les jours qu'il n'a pas encore vécus, d'en débattre le programme et d'en arrêter les décisions. Il n'a plus ensuite qu'à suivre la ligne dont il s'est à lui-même tracé l'idéal, recommandé le respect et persuadé l'obligation.

Que se passait-il donc dans l'âme de Mademoiselle Reveroni ?

Ce refus de s'asseoir au piano pouvait n'être qu'une façon délicate de ne point se mettre en avant dans un salon où tant de virtuoses et de maîtres auraient tenu à honneur de se faire entendre.

C'était peut-être moins encore, une de ces paroles qu'on laisse tomber sans y attacher l'ombre d'une importance, une de ces résolutions sans consistance et sans motif, que l'on peut, au gré de son caprice, poursuivre sans s'en apercevoir ou abandonner sans se démentir. Victorine allait peut-être se lever en souriant, et suivre le maître de la maison au piano, sans se souvenir même de son refus.

Mais ne pouvait-il pas arriver aussi que, par une de ces intuitions fréquentes dans l'âme des femmes, Mademoiselle Reveroni eût deviné une partie de ce qui se passait dans l'âme du jeune homme, sinon la gageure de son mariage, à tout le moins un sourd et obstiné parti pris de la faire céder, je ne sais quel désir insolent de triompher d'elle. Victorine n'était point de celles qu'on peut abattre par la force ni surprendre par la ruse, et si la perspective d'un mariage aussi brillant et peut-être aussi souhaité s'était montrée à l'horizon de son consentement, elle y aurait trouvé une raison pour renforcer sa résistance et non point pour revenir sur son refus.

III

Je ne veux point vous raconter par le détail les tentatives diverses de M. de Thévenon. Je n'au-

rais à mettre sous vos yeux que des incidents vulgaires de salon.

Lorsque M. de Thévenon demanda au maître de la maison si Mademoiselle Reveroni ne se ferait point entendre : « Ah ! mon cher, » lui répondit-il, avec un sourire qu'il avait l'intention trop évidente de rendre fin, « vous êtes bien dans l'âge de faire vos affaires vous-même ; vous n'avez pas besoin d'ambassadeurs. Si j'avais quelque chose à solliciter de Mademoiselle Victorine, c'est à vous que je me recommanderais. Voyons, mon ami, faites comme le grand Nadar, opérez vous-même, c'est encore le plus sûr

» et le plus aisé. Mademoiselle Reveroni va aider » ma femme à faire les honneurs du thé : saisissez l'occasion aux cheveux ; la Déesse n'est pas » chauve. »

Le digne amphityron assaisonna cette tirade d'assez mauvais goût d'un regard significatif.

M. de Thévenon eut une sorte d'éblouissement.

Il venait, dans le sens propre du mot, de voir pour la première fois les beaux cheveux de Mademoiselle Reveroni.

ANTONIN RONDELET.

(La fin au prochain numéro.)

LE VAL SAINT-JEAN

(SUITE)

Val Saint-Jean, 17 août 18...

A bientôt, disais-je à la fin de ma dernière lettre, et me voici, chère Henriette. Que de reconnaissance pour tes précieuses lettres qui me font vivre encore un peu de ta vie, dont je suis si séparée maintenant ! Quand je vois tes fins caractères sur tes enveloppes carrées, je te bénis, je bénis l'inventeur de l'écriture (n'est-ce pas un vieux grec, appelé Cadmus ?), je bénis la poste, et je comprends bien madame de Sévigné qui chérissait M. Dubois, le courrier qui allait de Paris en Provence. Ah ! quelles belles inventions que celles qui rendent faciles la correspondance entre deux pays, entre deux cœurs ! Tu ne peux savoir, Henriette, toi qui vis entre ceux que tu aimes, qui n'es séparée que par un mur ou une portière de tes enfants ou de ton bon mari, toi qui vois sans cesse les aspects qui te sont familiers depuis ta naissance, Sainte-Croix, le Martroy, la rue Royale, la statue de notre Jeanne d'Arc, le Loiret et ses jolis rivages, non, tu ne peux comprendre, chérie, quoique tu comprennes bien des choses, ce qu'on souffre, éloigné des siens, des premiers amis, les meilleurs toujours, et comme le cœur oppressé trouverait une consolation dans un paysage connu, dans un coin de rue où l'on a passé avec ceux qu'on a aimés et qu'on aimera toujours. Ici, dans ce

beau Val Saint-Jean, tout m'est étranger ; je suis sans cesse étonnée, mal à l'aise, exilée enfin. Ces bouquets d'arbres ne sont pas ceux de la forêt d'Orléans, où nous avons fait de si jolies excursions ; ces montagnes imposantes le sont trop pour moi, j'aimerais mieux les collines d'Olivet ou de Vitry ; ces eaux écumeuses sont bien pittoresques, mais que le charmant Loiret m'a donc rendue difficile ! Et ce vieux château, majestueux, jusque dans sa décadence, me fait regretter notre riante demeure et ceux avec qui j'y passais des jours paisibles, et qui me paraissent aujourd'hui l'idéal du bonheur. Je me souviens que parfois, pauvre sotte que j'étais, je désirais une fête, un voyage qui rompit la monotonie de cette vie, je ne savais pas que l'habitude est, pour certaines âmes, une des conditions du bonheur, et que les plantes, enlevées à la terre qui les a nourries, ne retrouvent pas vite leur sève et leur vigueur. Je cherche où m'attacher, et je ne sais... Ton grand-père ? me dis-tu. Oui, Henriette, le devoir est là, l'affection doit y être, le bonheur devrait s'y trouver, mais je te fais lire dans mon âme comme dans un livre, et je te dis que le devoir n'est pas clair, que l'affection n'est pas née et que le bonheur est absent. Comprends-tu ?

Mon grand-père est, il est vrai, âgé, souffrant, presque infirme ; il semblerait, à première vue, que je dusse être sa compagne fidèle et son in-

dispensable garde-malade ; il n'en est rien. Luce et Placide suffisent à tous les soins matériels ; ils s'en acquittent bien ; Placide est un excellent infirmier, Luce une femme de charge émérite. Peut-être penses-tu qu'à côté des soins matériels, des prévenances qui arrondissent les angles de la vie de chaque jour, il y a place pour autre chose, que je pourrais, par exemple, causer avec mon grand-père, lui faire la lecture, lui tenir lieu de secrétaire, que sais-je ? Je l'avais pensé aussi ; mais je suis bien déçue. M. de Gauzens me traite avec douceur, avec bonté, avec une certaine galanterie, souvenir d'autrefois ; mais il ne me mêle pas du tout à ses pensées intimes. Nous causons peu et de choses banales. Il ne me confie rien de ses affaires, il écrit beaucoup, à grand'peine, mais il n'invoque pas mon aide, qui lui serait si bien acquise ! évidemment, il n'est pas heureux, mon pauvre grand-père ; ce calme de la vieillesse, ce calme d'un beau soir, ne sont pas avec lui ; il est distrait, soucieux, absorbé. Placide paraît avoir une grande part dans sa confiance ; souvent, ils ont l'air de conférer ensemble, et je t'assure que ni maître, ni serviteur, ne semblent gais en ce moment-là ; bref, je ne compte guère dans sa vie, et l'affection, sœur et compagne du bonheur, n'est pas encore née.

Je voudrais aimer, Henriette, je voudrais être utile à ce vieillard, mon plus proche parent, mon seul appui sur la terre ; je souffre de mon inactivité et de mon isolement. Il me prend parfois un accès de larmes dont tu me gronderais ; pourtant, si tu savais combien il est triste de se trouver seule et de sentir qu'on n'est utile, nécessaire à personne ici-bas ! Tu m'aimes, je le sais, mais que d'amours plus grands, plus impérieux occupent et captivent ton cœur ! un mari, des enfants ! Je ne te jalouse pas, oh ! non, mais je sens en moi des forces inutiles, je vois à côté de moi des chagrins, des souffrances, et cette force de dévouement et d'amour ne peut rencontrer ces peines pour les consoler et les adoucir ! Je suis seule, il est seul, la timidité m'arrête ; la méfiance et la fierté lui ferment la bouche ; jamais je ne puis dire à mon vieux général : — Qu'avez-vous donc ? comptez sur moi ! appuyez-vous sur moi ! Jamais il ne me dit : — Viens ! j'ai besoin d'un enfant ! remplace ta mère ! Ce moment viendra-t-il jamais ?

Dans ce pays inconnu, sauf l'heure matinale donnée à Dieu, je passe ma journée à des riens ; je cultive des fleurs et j'en remplis les appartements un peu tristes ; je travaille à l'aiguille, je lis... les mêmes livres, car ceux de la bibliothèque du château me font peur. Des romans modernes et des philosophes du dix-huitième siècle, voilà tout. Nous n'avons guère de voisins ; au commencement de mon séjour, nous avons entrepris une tournée de visites, en rayonnant autour du Val Saint-Jean ; j'ai vu des châteaux et des châtellenies, des mairies et des mairesses ; des pro-

priétés et des propriétaires ; j'ai vu des gens vifs, primesautiers, démonstratifs, des visages bruns, des yeux noirs et brillants ; j'ai entendu causer en très-bon français avec cet accent du Midi qui le déguise presque ; on a beaucoup parlé vignobles, grands crus, petits crus, et si j'étais plus attentive, je pourrais te faire un joli cours de viticulture. Mais mon esprit, pas plus que mon cœur, ne sympathisent avec les gens et les choses d'ici ; il n'est pas jusqu'aux noms propres, avec leur tournure *sui generis*, comme disait ton cher père, qui ne me déplaisent ; oh ! ces noms en *ac* et en *ec*, en *as* et en *ous* ! tu vois que je broie du noir ici, puisque les moindres détails de la vie m'offusquent ! Ecris-moi, chère bonne Henriette, gronde-moi et prie pour moi, afin que je me dépense pour Dieu, c'est toute mon ambition, et que je lui sois toujours fidèle.

Tienne, CHRISTINE.

HENRIETTE A CHRISTINE.

Orléans, octobre 18...

Chère Christine,

Je ne suis pas plus raisonnable que toi, et je ne pourrais ni n'oserais te gronder, moi que ton absence désole... C'est beaucoup de perdre à la fois ma mère, et tu sais quelle mère ! aimable et sainte, si austère pour elle, si tendre pour nous ! et te perdre, toi ma sœur d'élection, ma compagne et ma seule amie. Que de choses je t'ai dites et que je ne saurais plus dire à personne, non, pas même à Edouard, car j'ai quelquefois à son sujet des peines que je ne puis lui confier, je crains de n'être pas assez bonne pour un si bon mari... le moyen d'aller le lui dire ? j'aurais l'air de quêter un compliment, tandis que de toi, j'attendrais une bonne et rude vérité. Et mes enfants ! que d'inquiétudes, folles parfois, oppressent le cœur des pauvres mères ! Peut-on les dire à un mari, un mari occupé, travailleur, et portant sa part de soucis et de labeurs ? Non, et c'était sur toi que je me rejetais : tu avais le don de me consoler et de me persuader que le mal de gorge de Marie ne se changerait pas en angine, et que les espérances d'Henri n'annonçaient pas une âme perverse. Que j'ai donc perdu en te perdant, Christine, mon amie de toujours ! et que j'aurais mauvaise grâce à te faire un sermon ! Que te dirais-je d'ailleurs ? que blâmerais-je en toi ? tu veux le bien, tu le veux avec l'ardeur de ton âme et tu souffres de l'inaction de tes facultés, est-ce un grand péché ? Tu souffres de ton isolement, chérie, tu souffres de n'avoir pas pour ton cher général cette tendresse qui allait coulant de source, vers mon père et ma mère... C'est trop naturel. Espérons que l'avenir adoucira cette situation ; il y a, semble-t-il, entre M. de Gauzens et toi, une muraille, bien légère peut-être, qui se renversera un jour, et alors ton

affection, ton zèle, ton arriéré d'amour filial trouveront à s'exercer. En attendant, pratiquons la vie jour à jour, *point à point*, comme on coud, ainsi que disait la femme poète, madame Desbordes-Valmore; chaque jour amènera son point, son petit devoir, son petit travail, son petit sacrifice, sa petite joie aussi, et au bout de tous ces jours et de tous ces points, notre tâche se trouvera remplie. Je te donne là des conseils que j'ai besoin de pratiquer, et je pense, te connaissant comme je te connais, que c'est Gros-Jean qui en remontre à son curé. Adieu, ma sœur, mon amie; Henri et Marie t'embrassent et te regrettent; Henri me fait raconter les mêmes histoires que tu lui contais, celle entre autres des singes et de l'homme aux bonnets de coton; mais il assure que je ne les narre pas aussi bien que toi. Et les rondes au piano, et les bonshommes crayonnés, découpés et habillés, comme tu les réussissais, et comme les enfants me disent naïvement: — Oh! mère, Christine faisait bien mieux!

Adieu, toi qui nous manques, toi ce que nous aimons, à toujours.

HENRIETTE.

CHRISTINE A HENRIETTE.

Val Saint-Jean, 30 octobre 18..

Je tâche de faire pour le mieux, chère Henriette, et tes bons avis m'y aident, mais je n'avance pas. Le général est accoutumé à ma présence, il n'y fait plus grande attention, il est si triste, si absorbé dans de noires pensées, mon pauvre grand-père! et il ne prend pas pour confidente cette petite étrangère qui est venue un jour s'asseoir à son foyer... Je n'ai pas eu le don de lui faire comprendre combien je serais heureuse de le servir et de l'aimer à mon aise!

Henriette, je sais maintenant qu'il est livré aux plus cruels soucis. Je vais te dire, sous le sceau du secret, ce qui est arrivé.

Il y a quelques jours, le général avait profité d'une belle journée; il était allé à la ville avec Placide; nous avons encore une américaine et un vieux cheval gris qui servent dans les grandes circonstances; Luce, dans les profondeurs de sa cuisine, se livrait à ses mystères culinaires; je me promenais au jardin: on sonne à la grille, j'y vais... à quoi bon déranger Luce? Un homme, un monsieur, monté sur un petit bidet, me salue et me dit:

« Le général de Gauzens ? »

— Il n'est pas chez lui, monsieur.

— Ah! très-bien...

Il descend de sa monture, je m'étonne; il me parle, je m'étonne encore.

— Vous êtes sa fille ?

— Sa petite-fille, monsieur.

— Très-bien. »

Il marche vers la maison, je le suis, fort interdite par cette familiarité. Ce monsieur n'avait pas l'air d'appartenir à notre monde, ni à aucun monde: une figure de fouine, des habits plus que négligés et un air assuré néanmoins. Je le fais entrer dans un parloir, tout près de la porte d'entrée, et prenant mon grand courage, je lui dis:

« A qui ai-je le plaisir de parler ? »

— Tribonnas, huissier, répondit-il, tout en tirant de sa poche un papier et un encrier. Et vous, mademoiselle, votre nom, si vous voulez bien ?

— Christine de Rymbault, dis-je, terrifiée par le terrible mot: huissier.

Il écrivit quelques syllabes sur son papier timbré, me le remit entre les mains, en disant:

— C'est un commandement, mademoiselle, veuillez le remettre à M. de Gauzens. Désolé de vous avoir dérangée, j'ai l'honneur de vous saluer. »

Il s'en alla, je restais immobile avec ce papier timbré et chargé d'écriture. Je voulais lire ce grimoire, mais voilà Luce qui survient.

« Vous avez ouvert la grille, mademoiselle ? »

— Oui, Luce, vous étiez occupée.

— Vous ne devez pas vous mêler de cela, mademoiselle, à chacun sa besogne! Vous aviez bien besoin de voir ce corbeau d'huissier! qu'est-ce qu'il vous a dit ?

— Il m'a remis un papier.

— C'est bon, c'est bon! on connaît ces pape-rasses! mettez ça dans le cabinet de monsieur, et ne dites rien. »

J'obéis; je mis le papier timbré sur le bureau du général, après avoir essayé cependant de le lire. Je n'y ai rien compris, si ce n'est que mon grand-père doit une grosse somme d'argent à un agent de change, et que l'huissier Tribonnas a parlé à ma personne. Le voilà bien avancé et moi aussi.

Le général ne m'a rien dit le soir de ce commandement (l'a-t-il lu?) mais le lendemain, il m'en a parlé, d'un ton qu'il voulait rendre léger.

« On vous a dérangée pour une affaire d'argent, Christine, j'en suis désolé; les femmes ne sont pas faites pour ces ennuis-là... »

— Pourvu, mon grand-père, que vous n'en soyez pas trop ennuyé ?

— Moi! mais du tout, c'était un malentendu, il n'y a pas un nuage au ciel... soyez donc en paix.

Non, je n'y suis pas, en paix, je vois autour de moi de tristes secrets, des mystères qui assombrissent la vieillesse du père de ma mère. Et que faire? Dis-le moi si tu le sais. Est-ce qu'à Orléans on trouve des huissiers qui font des commandements? je ne crois pas. Si je donnais tout ce que j'ai, dis? j'en suis bien tentée.

Je t'embrasse comme je t'aime.

Ta CHRISTINE.

HENRIETTE A CHRISTINE.

Orléans, 2 novembre 18...

« Combien je partage tes inquiétudes, chère amie, et que je comprends le trouble que ce M. Tribonnas t'a causé ! Notre vie ordonnée et paisible ne t'avait pas initiée à ces visites, ni à ce langage.

Quelques informations, prises en secret, nous ont appris que le général, ton bon grand-père, n'avait pas très-sagement gouverné sa fortune ; il a subi de grandes pertes ; et tu verserais dans ce gouffre ce que tu possèdes, que tu ne le comblerais pas. Tu n'es pas bien riche, ma généreuse Christine, et il faut penser à l'avenir, à celui de M. de Gauzens ; peut-être ta petite fortune lui viendra-t-elle en aide un jour, et quelle serait alors ta joie ! C'est là mon avis, et celui de mon mari, dont le bon jugement et le bon cœur te sont également connus.

Tiens-nous au courant de ta situation, chère Christine, et sois sûre de notre absolue discrétion. Ai-je besoin de t'en assurer ? Non, pas plus que de ma tendresse et de ma sympathie.

Adieu, amie.

HENRIETTE.

CHRISTINE A HENRIETTE.

Val Saint-Jean, décembre 18...

Ma chère Henriette,

Je ne me plaindrai plus d'une vie trop monotone : les événements arrivent et abondent. Voilà que Luce est prise d'un rhumatisme universel, qui la cloue dans son lit, avec de grandes souffrances, et ce sera, dit le médecin, pour tout l'hiver. Ma compassion pour la pauvre femme est grande, je la visite et la soigne, de concert avec Placide (un brave homme que Placide !) mais ce n'est pas tout, et je comprends maintenant la désolation des bonnes dames qui disaient à ma tante :

— Nous sommes sans domestique !

Le service de Luce, très-multiple, était précieux à tous les points de vue, et n'ayant personne pour la remplacer, je me suis mise bravement à sa place, Placide faisant les grosses besognes. Ta chère maman nous a appris assez la science du ménage, pour que tu sois devenue, toi, une maîtresse de maison parfaite, et moi une élève passable. Je fais donc le chocolat du général, je grille les côtelettes, j'exerce à accommoder les ceps selon les règles du pays, et je fabrique pour le dîner quelques-uns des entremets que nous mangions, chez toi, quand nous étions petites filles. Mon grand-père paraît content ; il m'a remis une petite somme d'argent pour mes dépenses, et sachant ce que je sais, ayant dû à

la visite de M. Tribonnas des lumières sur notre budget, je suis d'une avarice extrême et je contemple ces beaux écus de cinq francs sans avoir le courage de les échanger contre de la monnaie — la monnaie ! la plus fugitive des apparitions ici-bas !

Je te quitte, chère amie, mon ouvrage m'attend ; je me résigne ; je fais aujourd'hui une fricassée de poulet ; je vais demander une leçon à la pauvre Luce. Qui sait si je ne gagnerai pas le cœur du général en lui préparant un bon dîner ? c'est bien irrévérencieux, mais j'ai entendu dire à ton mari, qui doit le savoir, qu'un joli repas touchait toujours le cœur des hommes. Et tu sais si je voudrais gagner l'amitié, la confiance de mon grand-père, pour moi d'abord, et pour le bon Dieu ensuite, et cette idée m'allège le travail et les ennuis.

A toi.

CHRISTINE.

CHRISTINE A HENRIETTE.

Val Saint-Jean, décembre 18...

J'étais gaie l'autre jour en t'écrivant ; une activité inusitée m'animait doucement, mais je n'ai pas tardé à voir que rien ne se fait facilement ici-bas, et que la route qui me semblait toute unie, était pleine de trébuchets. Pour remplir mes fonctions de ménagère, je fus obligée de demander à Luce ses clefs et son livre de dépenses ; elle hésita beaucoup avant de me les donner ; je bataillai ; elle reculait, j'avais ; elle me donnait de mauvaises raisons, j'en donnais de bonnes, et enfin, vaincue par mon insistance, elle me donna le trousseau de clefs et le cahier. Je fis la visite des armoires, du garde-manger, de la cave ; je fus tristement surprise : tout était vide ou à peu près ; ces portes, si bien fermées, ne gardaient rien ou presque rien — un peu de linge vieux et raccommodé — très-peu de provisions — quelques bouteilles de vin ; j'acquis la conviction, en examinant le livre de comptes de Luce, que nous vivions, comme les gens de très-petite fortune, en achetant au fur et à mesure des besoins. Seulement nous n'achetons pas le strict nécessaire, le luxe de la table est grand chez nous... Le livre, véritable dédale, me laissa d'autres appréhensions, et je résolus d'aller voir les fournisseurs de la maison, ceux dont les noms se trouvaient là, griffonnés par la main de la cuisinière. J'allai au village avant le réveil du général ; j'étais un peu embarrassée, mais enfin je faisais mon devoir, et j'abordai résolument le boucher, qui avait l'air barbare, l'épicière, une fine mouche, une marchande de volailles, qui me parut bonasse comme ses poulets, et je ne tardai pas à acquérir la conviction que nous étions, et depuis longtemps, les débiteurs de ces gens-là, qui alors ne me parurent pas risibles du tout.

Luce s'entend et s'arrange avec eux ; elle donne des acomptes et ne règle jamais ; le détail des dettes est extrêmement embrouillé, il est vrai qu'il remonte haut... et qu'on a eu le loisir de rendre obscur ce qui devrait être complètement clair. Je n'accuse ni Luce, ni les fournisseurs, j'accuse l'occasion... Mon parti fut pris très-vite ; j'éprouvais une invincible répugnance à m'humilier devant ces marchands en demandant grâce, répit et crédit ; je réclamai les mémoires et je promis de les faire solder le lendemain. N'ai-je pas neuf mois de mon revenu dans mon tiroir, et puis-je en faire un meilleur emploi ?

Le général n'en saura rien, si c'est possible ; mais j'ai dû parler à Placide et lui signifier qu'il ne se ferait plus d'emplettes sans mon autorisation. Il démentit son nom et son caractère : il se fâcha.

« Et mon colonel, dit-il, vous comptez le faire vivre de privations, Mademoiselle ? il est vrai que cela ne coûte pas cher. Un homme qui a diné à la table du roi ! ce serait trop fort aussi ! Un homme qui a besoin de soins, de petites douceurs, car il est vieux et il a seize campagnes sur le corps... »

Je parvins à l'interrompre :

« Placide, dis-je, vous me jugez mal. J'entends que mon grand-père ne change rien à ses habitudes, mais vous, Luce et moi, nous nous restreindrons.

— Si ce n'est que ça ! dit-il, je ne demande pas mieux. On mangera le bœuf, et le colonel le filet.

— C'est comme cela que j'en entends. Mais plus de dettes ! plus de notes ! et n'inquiétez pas mon grand-père en lui parlant de celles que vous allez payer. Il les ignorait, sans doute.

— Pardi ! Luce s'arrangeait avec les marchands, et nous ne sommes pas si peu esprités que d'aller tourmenter notre maître pour un compte de boucher ou d'épicier. Il a assez de soucis, allez !

— C'est bien ce que je crains. »

Je n'interrogeai pas Placide, et je profite de la maladie de Luce et de l'insouciance du général pour organiser le ménage à mon gré. Avec le petit argent qu'il me donne et le mien, nous vivrons.

Ah ! le général vient d'entrer dans ma chambre ; il m'annonce un convive pour demain, un de nos voisins qui nous visite souvent, mais qui dîne pour la première fois. Cela dérange mon ordre de bataille. Un dîner soigné, m'a-t-il dit. Je ferai pour le mieux et nous nous rattraperons.

Adieu, chérie, je t'embrasse. Dis-moi si j'ai bien fait ?

CHRISTINE.

HENRIETTE A CHRISTINE.

Orléans, janvier 18...

Ma bonne Christine,

Quand je te vois si vaillante dans l'épreuve, je pense à ma mère qui te regardait comme sa fille

cadette, et je me dis que si elle vivait, elle serait fière de toi ; je suis sûre qu'au ciel elle applaudit à ton courage. J'approuve absolument tout ce que tu as fait ; pour guérir une plaie, il faut la sonder, et tu as bien agi en tirant au clair ces malheureuses dettes, petites au début, qui auraient fini par prendre une tournure formidable ! Tu as bien fait de payer et d'en finir. Tu sais, chérie, que notre petite bourse est à ta disposition ? Nous serions trop heureux de t'aider dans ton œuvre, et de contribuer à faire renaitre autour du général cette paix, ces heures tranquilles qui permettent de donner audience à de sérieuses et chrétiennes pensées.

Mais quel est donc ce voisin qui vous visite assidûment ? touche-s-en un mot ; je ne sais pourquoi il m'intéresse. Adieu, ma chère Christine et à toujours.

HENRIETTE.

CHRISTINE A HENRIETTE.

Val Saint-Jean, janvier 18...

Comme ton approbation m'a fait plaisir ! Seule et sans conseil, entourée d'affaires difficiles, je crains de me tromper ; mais je trouve en toi, chère Henriette, une seconde conscience. Eclaire-moi, dirige-moi toujours, afin que je ne devie pas du but : rendre à mon grand-père une situation tolérable, le débarrasser de ces petites difficultés, liens de pygmée, qui assujettissent et attristent sa vieillesse, le conduire par une voie douce jusqu'au bon Dieu qu'il oublie, et pour cela ne pas m'épargner moi-même ; lui sacrifier de bon cœur temps, argent, distraction ; c'est là, il me semble, le devoir que le Ciel me donne en ce moment. Prie pour que je sois fidèle.

Notre voisin ? eh bien ! c'est le fils d'un ancien ami du général ; il se nomme M. Gontran d'Anzac ; il habite au bout du Val Saint-Jean, un chalet, une maison de chasse où il passe les étés, les automnes et même les hivers, à moins qu'il n'aille en Égypte ou en Asie ; c'est un grand chasseur et un plus grand voyageur. Il cause bien, il raconte des choses originales, il amuse mon grand-père. Le dîner que nous lui avons offert, le surlendemain de Noël, a été bien réussi ; nous avons fait de notre mieux, mais le mieux, le bien, coûtent cher ! J'oubliais de te dire que M. d'Anzac est, dit-on, fiancé à une jeune fille que j'ai vue en cours de visites ; leur mariage aura lieu cette année. Elle est riche et fort jolie ; il doit l'aimer.

Adieu, chérie ; je te souhaite, au début de cette année, tous les biens, tous les bonheurs que tu mérites, et je t'embrasse du fond du cœur, ainsi que ton cher mari et tes enfants. Que ne suis-je auprès de vous !

CHRISTINE.

MATHILDE BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

A CONTRE-CŒUR

Guéricourt, 31 décembre.

Mon ami,

La plume crache; le papier boit; la table branle et l'ami peste!

Pourquoi l'ami peste: ce sera long à dire! Quant au papier, s'il boit, ce n'est pas qu'il ait soif de mon encre, cependant; mais si la plume crache, c'est que... hélas! oui... c'est une plume d'auberge.

Le maître d'hôtel du *Grand Dagobert* serait assurément fort scandalisé s'il m'entendait traiter de la sorte son caravansérail; mais le maître d'hôtel du *Grand Dagobert* ne lit point par dessus mon épaule. Et d'ailleurs, que m'importerait de le vexer? Il m'a bien vexé, lui! c'est bien la première chose qu'il ait su faire pour « le service de monsieur », le pendard! Jugez-en :

L'omnibus de sa posada m'arrête à sa porte; je saute à terre sans me servir du marche-pied, et, sur le seuil de la case, je vois accourir, tout réjoui, monsieur... je ne sais comment, avec force salutations, congratulations, protestations et félicitations.

— « Oh! monsieur de Pontfrac, s'écrie-t-il, en se pouléchant, quelle joie de revoir monsieur dans nos murs! Le fermier de monsieur prétendait que monsieur descendrait *Aux Trois Boules*! mais je n'en ai rien cru! J'aurais parié mon chef contre une maritorne que monsieur ne ferait pas cet affront au *Grand Dagobert*! Monsieur veut-il la chambre que feu monsieur son père occupait de préférence? »

— Je ne vous comprends pas, répondis-je à demi-noyé par ce déluge de paroles. Je ne suis pas M. de Pontfrac, et aucun de mes ascendants n'a mis le pied dans cette ville, que je sache.

— Oh! oh! oh! oh! la bonne plaisanterie, reprit le marchand de soupe en éclatant de rire; la bonne plaisanterie! On a bien raison de dire que les voyages forment la jeunesse; monsieur n'était pas jovial de la sorte quand il est parti il y a trois ans pour faire son tour du monde. Ah! monsieur n'est pas monsieur de Pontfrac! qu'il le fasse croire, s'il le peut, à ceux qui ne connaissent pas comme moi cette barbe plus blonde qu'une aile de perdrix non plumée, cet œil aussi bleu qu'une fleur de bourrache, ces lèvres vermeilles comme deux fraises de tous mois, ce teint pareil

à une pêche mûrissante!... Vrai, monsieur de Pontfrac, j'aurais cru que le soleil de tous les pays vous noircirait plus que ça!

— Mais je vous répète que je ne suis point monsieur de Pontfrac! interrompis-je avec une impatience à laquelle le bonhomme ne se méprit plus; et je vous défends de me nommer ainsi.

— Ah!... monsieur n'est vraiment pas monsieur de Pontfrac?... pas du tout?... mais alors... mais pourquoi... mais comment... mais quel peut bien être le nom de monsieur?

— Celui d'un voyageur qui paie bien; que cela vous suffise; faites-moi donner une bonne chambre, si vous en avez, etc...

— Si nous en avons!... Ah! ceci prouve suffisamment que monsieur n'est point monsieur de Pontfrac, par exemple! Celui-là sait à quoi s'en tenir sur le *Grand Dagobert*, heureusement! et, bien que son château ne soit qu'à peu de lieues de Guéricourt, c'est toujours chez moi qu'il venait finir ses nuits de bal avant son voyage; mais il est de retour, le cher jeune homme! on l'attend même ici pour la noce, et j'espère bien...

Je n'écoutai pas le reste de cette phrase touffue, et je suivis le domestique chargé de ma caisse, en pestant contre le guignon qui me suscite un sosie. Quel est-il, cet autre moi-même? Peut-être, en ce moment, commet-il force sottises qui passeront sur mon compte... Après tout, peut-être plutôt est-ce lui qui aurait à se plaindre de la méprise?

Me voici dans la chambre n° 1 : les rideaux du lit sont rouge crête de dindon; ceux des fenêtres, couleur salade fanée; les tapis de feutre représentent des léopards invraisemblables avec des fourrures en damier; la pendule sous globe est arrêtée; des fleurs à la minute se fanent sur la cheminée dans des vases d'un bleu bête; tout cela crie, hurle, jure et va me crever les yeux! J'en y oppose. Regardons au dehors pour varier les impressions.

Le dehors? ma foi! il n'est guère plus beau : nous sommes au 31 décembre, mon ami... Si la nature est peu séduisante à ce moment, la ville l'est moins encore : j'aperçois un angle de place où se dressent, comme des potences, des arbres noirs dépouillés de leur feuillage; la neige, qu'on néglige ici d'enlever, forme des barrières d'un

blanc sale entre la chaussée et les trottoirs; la fontaine d'en face est gelée; les gamins se lancent des boules de neige avec des pierres au centre; les femmes qui passent d'un pas pressé, ont le nez rouge et les lèvres bleues. Charmant produit de l'hiver!

Décidément, le dehors n'est pas plus réjouissant que le dedans. De quel côté me tournerai-je en attendant l'heure du dîner?

Du vôtre, mon cher Pylade; aussi bien ai-je une amende honorable à vous faire: je semble vous négliger un peu depuis quelque temps et vous vous plaindez de mon silence épistolaire. Ce silence n'est qu'une apparence vaine; n'y croyez pas: si vous saviez, au contraire, comme je vous écris cent fois le jour... en dedans! Je vous dis tout alors; et puis quand je veux formuler ce tout d'une manière intelligible pour vous, c'est impossible... la plume me tombe des doigts!

Mais, au fait, pourquoi me tombe-t-elle des doigts, cette plume? Cherchons un peu... Hélas! une fois... Hélas! deux fois... Hélas! trois fois... C'est trouvé du premier coup:

Je n'ose pas vous écrire, parce que je soupçonne en vous un adversaire plutôt qu'un allié dans la présente conjoncture; parce que je crains vos exhortations; parce que j'ai peur de vous voir pour tout de bon passer à l'ennemi.

L'ennemi, c'est mon oncle Pelletier!

Ne vous récriez pas; voici l'acte d'accusation: PREMIER GRIEF. — Froncements de sourcils à mon adresse; préoccupations visibles à mon endroit; sourd mécontentement à mon sujet... le ciel s'empli de nuages!

SECOND GRIEF. — Mon oncle Pelletier choisit le moment des repas pour me lancer des allusions trop transparentes qui troublent d'avance ma digestion; il dresse, en se pinçant les lèvres, une liste de vieux garçons qui ont mal fini dans l'impénitence, volés par leurs domestiques, délaissés par leurs amis, sans seulement une pauvre main chérie pour nouer la fontange de leur bonnet de coton!! Le ciel s'empli de nuages... un vent lourd et brûlant souffle dans la vallée!!

TROISIÈME GRIEF. — Mon oncle n'est pas sûr que je comprenne suffisamment les allégories: la défiance se manifeste; la mauvaise opinion perçue; il cesse de me confier son jeune filleul; il refuse à ma tante la permission de faire sortir, les jours de congé, deux pensionnaires dont elle raffole, mais qui seraient exposées à me rencontrer chez lui. Le ciel s'empli de nuages; un vent lourd et brûlant souffle dans la vallée; de sourds grondements de tonnerre se font entendre au loin!!!

QUATRIÈME GRIEF. — Mon oncle Pelletier me fait « comparoir » solennellement à la barre de son tribunal; le traître admet ma bonne tante à l'audience, et ce n'est pas en qualité d'avocat, encore! Je suis accusé d'abord d'avoir trente ans. Qu'est-ce qu'il veut que j'y fasse? Il les a bien eus; il en convient loyalement; mais alors il était

marié, lui! et je ne le suis pas, moi! Voilà mon crime. Quelles habitudes égoïstes et frivoles ne vais-je pas prendre, sans compter les autres? Qu'est-ce donc que je cherche dans la vie? Qu'est-ce que j'espère d'un avenir d'isolement? Si je persiste dans le célibat, c'est qu'il y a certainement une tache sur mon passé, un mystère dans mon existence. Je manque de cœur évidemment, et je n'éprouve aucun besoin d'affection. « Malheur à l'homme seul! » ajoute-t-il en me jetant les Saintes-Écritures elles-mêmes à la tête. Le ciel s'empli de nuages; un vent lourd et brûlant souffle dans la vallée; de sourds grondements de tonnerre se font entendre au loin; l'éclair luit; la foudre éclate!!!!

CINQUIÈME GRIEF. — Oh! celui-là les aggrave tous: mon oncle Pelletier, non content de m'imposer le mariage par un tyrannique abus de pouvoir, à moi, son neveu, son pupille, son héritier! mon oncle Pelletier prétend m'imposer encore la femme! Il la choisit de sa main, et quelle main! une main qui couvrirait la peau d'un tambour avec ses cinq doigts!!! Et savez-vous qui lui a soufflé cette belle invention? Une amie de ma tante, une vieille fille de Guéricourt. Ah! comme j'avais raison de détester les vieilles filles; c'était par pressentiment: elles ont toutes la rage de marier les gens: les mauvaises, pour le seul plaisir de jeter d'innocentes victimes dans la bagarre à laquelle elles ont elles-mêmes échappé; les bonnes, pour procurer à d'autres les délices inconnues qu'elles ont inutilement rêvées. Mais, pour Dieu! de quoi vont-elles s'ingérer là?...

Ma persécutrice ne m'a jamais vu; mais ma tante lui a beaucoup trop parlé de moi, pour mon malheur. Si elle lui a fait mon éloge, Mademoiselle Eugénie tient à récompenser mes vertus par un petit bonheur façonné de ses mains comme une brassière tricotée; si, au contraire, on lui a recommandé en moi un pécheur, elle veut m'ouvrir un port de salut et placer ma barque sous la protection d'une bienfaisante nautonnière... j'ignore si le mot est français. Bref, elle a trouvé mon affaire en la personne d'une intéressante naturelle du pays sauvage et peu connu, dont Guéricourt est la capitale. Mademoiselle de La-touche est le diamant taillé à mon profit.

Vous le voyez, mon ami:

Le ciel s'empli de nuages; un vent lourd et brûlant souffle dans la vallée; de sourds grondements de tonnerre se font entendre au loin; l'éclair luit; la foudre éclate; la grêle hache tout!!!!

Tout! tout! tout!!! ma fière indépendance; mon amour du libre essor; ma tranquillité; mes scrupules de conscience eux-mêmes; car, enfin, je ne suis pas sûr de rendre une femme heureuse, moi! mais par sûr du tout, du tout! Comment saurais-je de quelle manière on s'y prend? M'a-t-on enseigné cela au lycée ou à l'École de droit?

Et puis les femmes sont si fantasques, dit-on; ce qui suffit au bonheur de l'une, ne ferait pas le

moins du monde celui de l'autre, et c'est une étude particulière à tenter sur chacune d'elles. Il est un point, cependant, sur lequel elles sont à peu près unanimes : il leur faut la vie du dehors, le bruit, l'éclat, le mouvement; elles ont besoin de tous les luxes, et le diable sait si le nombre en est grand : luxe de toilette, luxe de logement, luxe de table, luxe d'ameublement, luxe de service, luxe de distractions, luxe d'études même! Oh! celui-là, je le comprendrais s'il était moins menteur, si l'on s'initiait pour tout de bon aux sciences et aux arts qu'on effleure à grands frais, et surtout si on les faisait servir à son amélioration, à son élévation morale, au bien de sa maison, au charme de son foyer, à l'éducation de ses enfants. Mais quelles femmes ont le courage de faire si petite la part du monde et si grande celle de la famille? Comment oserait-on demander aux reines de salon d'abdiquer cette royauté dangereuse pour les austères douceurs de l'éducation maternelle? Instruire, surveiller, diriger leurs enfants? Allons donc : elles ne les ont même pas nourris!

Et c'est un homme aussi désenchanté que l'on veut pousser au mariage par la douce persuasion d'un coup de massue! allez-vous dire. Non, mon ami, le coup de massue ne m'a pas ébranlé; il m'eût affirmé dans la résistance, au contraire, et enfoncé en plein célibat comme un pieu dans la terre glaise; mais, après la fulgurante homélie de l'oncle Pelletier, sont venues les tendres exhortations de la tante Pelletier, très-différente de son mari dans ses façons de convertir le pauvre monde. Elle vous prend le cœur on ne sait comment pour le pétrir à son gré; vous aviez dit « non » en soulignant le mot : elle vous fait dire oui, avec ou sans soulignement, peu lui importe, pourvu que ce soit le oui sollicité. Il paraît qu'elle est parvenue à m'amener à peu près où bon lui semblait; car elle-même a fait ma caisse; elle-même m'a enveloppé d'un pardessus neuf; elle-même m'a conduit à la gare de Paris-Lyon-Méditerranée; elle-même m'a poussé en voiture pour Guéricourt en me criant : Bonne chance!

Ah! la chère tante! Elle ne se doutait guère de quelle façon j'interprétais ce souhait. Je ne m'étais engagé à rien; j'avais seulement consenti à « aller voir »; mais c'était trop déjà. Cependant, à peine livré à la solitude, j'ai repris possession de moi-même; je me suis retrouvé petit à petit avec mes répugnances et mes résistances; à mesure que j'avancais dans mon voyage, elles reconquerraient leur empire; de station en station, je les sentais grandir, et enfin, mon ami, en débarquant à Guéricourt, j'avais pris mon parti :

Je me présenterai chez les de Latouche sous le patronage de mademoiselle Eugénie, puisque je l'ai promis et que je suis annoncé; mais je ne me suis nullement engagé à plaire, et je m'y prendrai de telle sorte que l'on me congédiera avec empressement et à l'unanimité. De retour à Paris,

je confesserai loyalement la chose à la bonne tante Pelletier, qui m'absoudra après une feinte résistance, et le tour sera joué.

Cette pensée me ranime. Encore un peu, je verrais du soleil dans cette chambre d'auberge où la nuit commence à tomber.

On sonne le dîner. Je descends à la salle à manger. Je ferai ensuite une vraie toilette de soirée pour me rendre chez mademoiselle Eugénie : d'abord, ce costume sera ridicule, ce qui me nuira; tant mieux. Ensuite, l'heure est inopportune : ces bons provinciaux ne reçoivent sans doute pas de visites le soir; je surprendrai la vieille demoiselle en pantoufles et en papillotes, ce qui la vexera en l'indisposant contre moi. Quel bonheur!

A demain, cher ami; si vous rencontrez quelque part M. de Pontfrac, ne le prenez point pour votre ami.

HORACE ALVÈRE.

Une heure plus tard, Horace, ganté de frais, se dirigeait vers le logis de mademoiselle Eugénie, accompagné d'un marmiton-cicérone qui lui nommait les rues; il en fallait traverser pas mal avant d'atteindre le but. La petite servante qui accourut au coup de sonnette, répondit au visiteur que « mademoiselle était sortie pour se rendre à la bénédiction du bout de l'an ».

Tout en parlant, la jeune camériste, de sa main gonflée par les engelures, désignait une église fort près de là.

Les cloches égrenaient dans les airs les derniers tintements de l'appel du soir; par le portail ouvert, la lumière des cierges filtrait au dehors jusque sur la neige; et une foule empressée pénétrait dans le lieu saint.

Horace suivit cette foule.

La population de Guéricourt est fort mêlée, et l'élément rural y tient une certaine place, la petite ville étant ce qu'on pourrait nommer une cité champêtre. Horace vit donc autour de lui des paysans aux larges épaules, des ouvriers aux mains calleuses, des gentilshommes campagnards colorés fortement et des gens du monde de toutes catégories; il entendit sur les dalles le sabot des fermières et le frou frou des robes de soie; il vit de jeunes patriciennes se prosterner côte à côte avec les filles du peuple, et il sentit circuler sur ces fronts inclinés le souffle puissant de l'amour divin qui, seul, fait les hommes frères.

En écoutant les chants sacrés, Horace comprit le sens de cette bénédiction « du bout de l'an », à laquelle il n'avait jamais assisté.

Le *Miserere* s'élevait d'abord grave et suppliant avec ses poignants repentirs et ses cris de détresse... Ah! c'est bien le langage de l'âme humaine qui a fléchi sous le fardeau, succombé dans la lutte et qui saigne par toutes ses blessures... La souffrance et le péché l'ont défigurée hier; mais la souffrance et le péché se dresseront

encore demain sur sa route... et l'âme humaine, qui ne peut ni combattre ni souffrir sans le secours de Dieu, s'épanche en supplications et crie : *Miserere !*

Puis quand elle s'est purifiée dans le repentir et fortifiée dans la prière, elle se relève, et dès impressions différentes l'envahissent... Parmi les jours écoulés, s'il y en eut d'amers, d'autres apportèrent avec eux des joies pures et profondes ! Si l'âme s'est vue amoindrie à certaines heures de défaillance, elle a connu aussi plus d'un triomphe remporté sur elle-même, et la grâce de Dieu l'a soutenue en maints combats... et l'âme humaine, qui sait d'où lui viennent la force et le bonheur, se souvient avec reconnaissance ; et, dans l'enthousiasme d'un amour qui déborde, elle entonne le plus émouvant peut-être de tous ses cantiques : le *Te Deum* !

Ces deux chants qui résument toutes les situations de notre existence terrestre, semblaient plus expressifs que jamais dans cette vieille église imprégnée d'encens, durant l'agonie de cette année parvenue à son terme et qui entendait, en expirant, le pas rapide de sa jeune sœur...

Miserere pour les fautes de l'année mourante ! *Miserere* devant le terrible inconnu de la naissante année ! *Te Deum* pour hier ; *Te Deum* encore d'avance pour demain, parce que la bonté de Dieu est infinie comme sa puissance et qu'il réserve ses consolations et ses secours à l'avenir comme il les a prodigués au passé.

L'enfance d'Horace avait eu pour ange gardien une mère pieuse et tendre, empressée à joindre ses petites mains pour la prière, à ouvrir son cœur à la Foi. Lorsque l'ange, mûr pour le ciel, s'était envolé de ce monde, Horace avait entendu vibrer longtemps à son oreille l'écho de ses pieux enseignements ; puis les bouillonnements de la jeunesse et le tumulte du monde dominant peu à peu les voix intérieures, si la foi d'Horace ne s'était pas éteinte, elle sommeillait du moins. Elle se réveillerait un jour, cependant ; sa mère priait pour lui ! et ce réveil définitif s'annonçait par des retours encore rares, mais toujours émus.

Un de ces retours attendait Horace dans la vieille église de Guéricourt : la lueur des cierges, les parfums de l'encens, l'impressionnante voix des orgues, les chants sacrés surtout le reportèrent à vingt ans en arrière, alors que, la main dans la main de sa mère, il s'agenouillait, si croyant, à ses côtés ! Alors il lui sembla sentir encore le doux contact maternel, et il se prosterna...

Puis le prêtre en cheveux blancs qui administrait la paroisse depuis cinquante années, monta en chaire pour « souhaiter la bonne année » à ses paroissiens, à ses enfants, disait-il ; et ce père spirituel de la grande famille chrétienne qui l'écoutait avidement, évoqua l'image des foyers domestiques sur lesquels il allait de nouveau

appeler les bénédictions divines ; à la clarté de leurs flammes, il montra les familles groupées sous l'autorité sacrée du père et de la mère ; il parla des devoirs à remplir, des sacrifices à faire et des buts à poursuivre ; mais il dit aussi les récompenses et les saintes joies... alors, dans l'auditoire, coulèrent des larmes d'attendrissement sur bien des visages... ! Horace cacha le sien dans ses mains... il s'abîmait dans ses souvenirs, et la mère et le père fondaient les glaces et les résistances du fils orphelin, par delà la mort et la tombe...

Horace pleurait sans songer à s'essuyer les yeux ; il pleurait abondamment et se sentait meilleur.

« Pauvre garçon ! quel gros chagrin qu'il a ! » dit, à demi-voix, une paysanne à côté de lui.

Horace regarda la paysanne ; elle ressemblait à la bonne tante Pelletier et l'on eût dit que ses grosses lèvres rouges murmuraient aussi :

« Marie-toi, mon ami, pour faire revivre la chère famille éteinte. »

Se marier !

Il n'épouserait certainement pas mademoiselle de Latouche, néanmoins ; et sa fierté, d'accord avec ses sentiments, se révoltait contre cette union imaginée par autrui, et d'avance arrêtée sans sa participation.

Comment ! parce que mademoiselle Eugénie, dans l'isolement de son foyer, avait jugé à propos de disposer de lui ; parce que, en peignant son chat ou bien en savourant son café au lait, elle avait trouvé joli, comme distraction, de prendre sa destinée en mains pour l'arranger à sa guise, il lui faudrait exécuter le programme arrêté par la vieille fille dans ses différents actes étiquetés, numérotés, comme ses piles de serviettes ? Non il ne s'y résoudrait pas ! on ne donne point son cœur par ordre et à volonté. Horace trouvait déloyal et coupable de se marier sans amour, et jamais il n'aimerait, par cette seule raison que mademoiselle Eugénie lui aurait dit, en prenant sa prise :

« C'est l'instant ! c'est le moment ! voici l'objet ! »

Mais n'y avait-il au monde que mademoiselle de Latouche à épouser ? et si les jeunes filles à la mode lui inspiraient de l'éloignement, ne pouvait-il, un jour, rencontrer sur sa route une simple et douce enfant comme l'eût aimée sa mère ?... Et alors ? oh ! alors, Dieu ferait le reste.

Tandis qu'Horace s'absorbait dans un mélange confus de souvenirs, de prières, d'émotions et de rêveries, ses yeux, brûlés par les pleurs dont il avait depuis longtemps perdu l'habitude, se fermaient malgré lui ; les fatigues de son voyage s'ajoutaient à celles de plusieurs nuits passées, au bal ; une invincible lassitude s'emparait de toute sa personne ; il sentait peu à peu des liens invisibles l'enserrer et paralyser ses mouve-

ments; et sa pensée elle-même, en s'alourdissant, se remplissait de vapeurs et d'obscurités. Il ne vit pas le clergé quitter le chœur, la foule s'écouler lentement, le bedeau éteindre les cierges... et s'il entendit le sacristain parcourir l'église en répétant : « On va fermer les portes »... ce fut en rêve.

Il est vieux, très-vieux, le clocher de Guéricourt avec sa belle teinte d'un gris sombre. Il s'élève haut, très-haut, avec ses cordons sculptés, ses corniches de granit et sa flèche aiguë. Il compte des habitants nombreux, très-nombreux, le clocher de Guéricourt, qui ne connaît ni le vide ni le silence; tant que dure le jour, les cloches y chantent; les hirondelles y gazouillent; les rats s'y creusent des nids dans l'épaisseur des poutres; les araignées y tissent leurs toiles dans la baie des ogives; et les papillons voltigent sur les plantes frêles, écloses parmi les fissures.

Et la nuit? Oh! la nuit, ce n'est pas encore le silence: quand les cloches se taisent; quand les hirondelles, muettes pour quelques heures, cachent leur bec noir sous leurs ailes; quand les rats dorment pêle-mêle au milieu de leurs provisions; quand les araignées arrêtent leurs navettes, et que les papillons renoncent à plaire; alors, de fauves lueurs percent l'obscurité; des yeux ronds brillent dans les ténèbres; des becs crochus s'aiguisent pour la chasse; des ailes cotonneuses s'agitent avec des mouvements de bras qui s'écartent; et la mystérieuse tribu des oiseaux nocturnes s'ébranle avec ensemble comme un seul hibou.

Ce soir-là, quelques jeunes chouettes dont le sommeil avait été dérangé dans le jour, tardaient à sortir de leurs trous.

« Allons donc, petites paresseuses, leur siffla une grand-mère avec une feinte sévérité, attendrez-vous que minuit sonne pour quitter le nid? la lune est levée depuis longtemps. Voyez un peu la belle scène qu'elle éclaire: tout près de nous, les noirs pignons, les tortueuses ruelles, les toits couverts de neige et les cheminées qui ne fument plus; là-bas, la plaine unie comme un lac et blanche comme un linceul, avec des rangées d'arbres noirs le long des routes, et de minces filets d'eau glacée dans les prairies? Tout cela vaut bien un coup d'œil, mes enfants. »

— C'est vrai, grand-mère, convint l'aînée des petites chouettes, en faisant craquer son bec.

— C'est vrai, grand-mère, affirma la seconde en se frottant les yeux contre son aile pour s'éveiller.

Et toute la file, s'alignant sur une corniche, répéta:

— C'est vrai, grand-mère.

— Les petites sottes! elles marmottent ça de

confiance comme les enfants de chœur qui répondent *amen*, ricana une effraie grincheuse en se tournant vers un hibou taciturne; mais essayez de leur faire analyser leurs impressions, et vous en entendrez de belles! Cette vieille chouette arrive à supprimer celles d'autrui; et ceux qui l'entourent restent incapables de penser pour leur propre compte.

— Ma foi, madame, je n'y vois pas grand mal; la vie est triste... moins on pense, mieux ça vaut. Dormir toujours et ne songer à rien, n'entendre quoi que ce soit et ne voir personne, cela constituerait le parfait bonheur, si le bonheur était de ce monde!... Mais il n'en est pas!... non, madame, il n'en est pas, vous dis-je! » fit le hibou en roulant des yeux larmoyants et féroces.

L'effraie fit un impertinent mouvement de l'aile, qui correspond à notre haussement d'épaules, et s'envola en poussant un cri lugubre; une bonne femme que la fièvre empêchait de dormir l'entendit se poser sur son toit et crut sa mort prochaine.

« Oui, mes mignonnes, reprenait la grand-mère chouette, c'est beau, la nuit, c'est gai! Et dire que les hommes lui préfèrent le jour!

— Qu'est-ce que le jour, madame? risqua un jeune chat-huant fourvoyé sur la poutre d'une cloche.

— Le jour, c'est quelque chose d'affreux qui brûle les yeux et les éblouit; impossible d'y voir plus loin que son bec! partout des bruits discordants et des mouvements pleins de menaces! partout des animaux dangereux, bêtes et gens! si quelque pauvre oiseau comme nous, chassé de sa retraite par une circonstance fortuite, fait irruption dans ce tohu-bohu, aussitôt mille ennemis emplumés s'acharnent contre lui; les rouges-gorges eux-mêmes s'en mêlent, les effrontés! Tous s'arment contre le malheureux désarmé; tous contre un seul, les lâches!

— Ah! madame, le monde est bien méchant, reprit le hibou perché sur une patte; aussi est-il sage de se confiner dans la retraite, à l'abri de tout ce qui respire, car tout ce qui respire trame incessamment des...

— Allons, lugubre farceur, interrompit un grand-duc à l'air omnipotent, ne désenchantez pas la jeunesse avant l'heure. Les hommes et les choses ont du bon, quoi que vous en disiez; et si notre conformation nous permettait les exploits en plein soleil, peut-être ne trouverions-nous pas la création si déplaisante. Mais voilà comme on est: tout ce dont on ne peut jouir, on le critique chez autrui, et...

— Monseigneur! monseigneur! cria la grand-mère chouette, en lui coupant la parole à son tour; vous qui avez des sens d'une exquise délicatesse, n'entendez-vous rien dans l'église?

Non!... rien que le tic-tac monotone de l'horloge.

— Monseigneur, ne voyez-vous pas une ombre

passer sur les vitraux éclairés par la lampe du sanctuaire?

— Non... c'est une bannière suspendue à la voûte, que le vent agite légèrement.

— Monseigneur, je vous assure qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire dans les vieilles nefs.

— Allons-y voir! proposa le chat-huant inexorément.

— Oui, oui, tous à la fois! répondirent les jeunes chouettes.

— Du tout, fillettes; il pourrait y avoir des dangers à courir et il est inutile d'y exposer tout le monde, protesta la mère-grand; que le plus brave se risque.

— Cet honneur m'appartient.

Et le grand-duc, par des passages à lui connus, descendit jusqu'à la tribune de l'orgue et se percha en observation sur un tuyau du grand jeu.

Que vit-il?

Il vit, comme minuit allait sonner, une ombre s'agiter dans le plus sombre coin de l'église, entre un pilier massif et un confessionnal; l'ombre, enveloppée d'un manteau, se dressa sur ses pieds et parut gigantesque; elle eut un geste d'étonnement qui sembla fantastique; elle se mit à marcher, et son pas, résonnant sur les dalles, fit sortir des profondeurs de l'église des échos inconnus. Enfin, l'ombre s'apostropha elle-même :

« Mais c'est incroyable! murmura Horace, éveillé par le froid; mais c'est d'un ridicule à tuer son homme! s'endormir à l'église! s'y laisser enfermer! mais cela n'arrive que dans les contes de bonne femme; il ne me manquerait plus maintenant que de sonner les cloches pour appeler à mon secours. »

Le grand-duc se pencha si curieusement qu'il faillit tomber d'un jeu sur l'autre.

Horace marchait toujours :

« Quinze degrés de froid, certainement. Jolie température pour passer la nuit sur les dalles! A cette heure, pourtant, il y a des moines prosternés qui ne trouvent pas la veille trop longue; ils prient.

Le grand-duc descendit sans bruit pour s'installer commodément sur la balustrade de la tribune.

Horace parcourait l'église dans une attitude pensive et recueillie; évidemment, il s'imprégnait de l'esprit du lieu saint... les rayons vacillants de la lampe sacrée jetaient sur les tableaux et sur les statues des reflets mouvants qui semblaient les animer. Le pâle visage des saints s'illuminait comme aux heures de l'extase... Horace pénétrait peu à peu dans un monde surnaturel où il devenait insensible aux morsures du froid; et le silence de la maison de Dieu avait pour lui une saisissante éloquence.

Tout à coup, cependant, il fut rappelé au terre-à-terre de sa situation par un bruit de pas qui s'approchait; le sacristain pénétrait dans l'église

avec deux enfants de chœur : parer l'autel, illuminer les voûtes, ouvrir les grandes portes, ce fut pour eux l'affaire d'un moment.

« Bon Jésus! dépêchons-nous, mes enfants, nous n'avons pas de temps à perdre, répétait le bonhomme en stimulant ses aides; pas de lambinage; ils seront là dans un moment!

— Oh! monsieur Rutabeau, les mariés se font toujours attendre; vous le savez bien!

— Ne t'y fie pas, mon garçon; il n'est pas encore une fois pour changer la coutume. Eh bien! qu'est-ce que je disais? n'entends-tu pas le roulement des voitures? Et M. le Curé qui n'est pas encore là! »

Le sacristain se trompait : le digne pasteur, revêtu des ornements sacerdotaux, sortait de la sacristie au moment même où l'orgue saluait l'entrée des mariés.

Le grand-duc n'était plus perché sur la balustrade de vieux chêne; l'éclat des lumières l'avait sans doute chassé.

L'usage des mariages nocturnes subsistait encore pour les gens comme il faut, à Guéricourt; mais il allait s'éteindre, car l'évêque du diocèse s'y opposait formellement désormais, jugeant que les époux chrétiens doivent s'unir devant les hommes comme devant le Seigneur, à la pure lumière du soleil, ce lustre du bon Dieu.

Les mariés s'agenouillèrent dans le chœur; le cortège se groupa dans la nef principale et il y eut bientôt un couple de plus inscrit au grand livre du ciel. Pendant que la bénédiction du prêtre nouait ce lien que la mort seule peut rompre, minuit annonçait la venue d'une autre année; elle commençait avec l'existence nouvelle de ces deux êtres qui échangeaient l'anneau nuptial.

Poussé par une curiosité machinale, Horace avait fini par se mêler aux gens de la noce. Le père de la mariée l'aperçut en pleine lumière et s'élança joyeusement vers lui :

« Ah! monsieur de Pontfrac, c'est le Ciel qui vous envoie au moment où nous désespérons de vous voir! Madame Davinel est furieuse de manquer de cavalier; si vous n'arriviez pas à point nommé pour la conduire à sa voiture, nous étions perdus; car vous savez qu'à Belzébuth en personne elle rendrait des points pour la méchanceté.

— Mais, monsieur, je ne...

— Vite, vite, cher ami; elle nous regarde!

— Mais, monsieur, je ne suis...

— Sauvez-nous! sauvez-nous! la voilà qui s'ébranle.

— Mais, monsieur, je ne suis pas...

— Madame, fit précipitamment le père en poussant Horace en avant, M. de Pontfrac sollicite l'honneur de vous offrir son bras.

— C'est une corvée dont monsieur semble peu se soucier, remarqua l'irascible dame en posant sa main sèche sur la manche du jeune homme avec un sourire amer.

Elle franchit d'un air de dignité moqueuse le marche pied de sa voiture; et désignant une place en face d'elle à Horace :

« La pénitence ne sera pas longue, heureusement pour vous, dit-elle en ricanant. »

Horace sentit qu'il devait une explication à cette femme et monta près d'elle pour la lui donner.

Mais elle était fort sourde et l'arrêta au premier mot :

« Je déteste qu'on me parle en voiture; le bruit des roues m'empêche d'entendre. »

Le bruit des roues ne dura pas longtemps, car les distances sont courtes à Guéricourt.

Les voitures s'arrêtèrent bientôt devant une grande maison brillamment éclairée. Horace vit que son acariâtre compagne monterait seule l'escalier à la queue du cortège s'il la quittait

tout de suite, et il continua son rôle en silence.

« Une fois là-haut, pensait-il, grâce à la foule, il me sera facile de m'esquiver inaperçu. »

Mais le maître de la maison l'attendait entre deux portes :

« Ah! mon sauveur, lui glissa-t-il dans l'oreille, vous méritez une statue! conduisez encore votre dame au souper, et, pour cela, comptez sur ma reconnaissance éternelle. A la vie, à la mort, mon cher!

— Mais, monsieur, encore une fois, je ne suis pas...

— Vous n'êtes pas aussi content que moi, cela se comprend. Patience, mon ami, vous vous dédommageriez au bal. »

Et il tourna prestement les talons.

MÉLANIE BOUROTTE.

(La suite au prochain numéro.)

REVUE MUSICALE

FAURE ET M^{me} CARVALHO — REQUÊTE ADRESSÉE AU MINISTRE DES BEAUX-ARTS.

POMPON.

Enfin Faure et Madame Carvalho, ces admirables interprètes de la grande musique, ont paru ensemble à l'Opéra! Les appréciateurs des œuvres de style qui se chagrinent depuis si longtemps de voir sur nos scènes françaises les opérettes modernes prendre possession de l'esprit et du goût du public, ont pu ressaisir quelques-unes de ces pures jouissances qui, hélas! leur font défaut aujourd'hui! De pareils chanteurs sont la gloire d'une école, et si, dans ce moment de frénésie vulgaire, on ne les préfère pas aux vocalises burlesques des artistes de carrefours, ils laisseront après eux des traditions qui ne sauraient s'anéantir.

Faure s'est montré, dans *Hamlet*, plus grand virtuose et comédien plus habile qu'il ne l'avait jamais été. Telle est la force et la puissance du talent, que les artistes qui s'y associent semblent y puiser la vie et la jeunesse. Témoin Madame Carvalho dans ce poétique rôle d'Ophélie, dont, après l'étonnant succès de Christine Nilsson, elle a su faire une seconde incarnation, bien à elle, en retrouvant la grâce, le charme et la fraîcheur de

ses premières années au théâtre, doublées d'une science et d'un art exquis. Aussi, en entendant Ophélie, le public tout entier se plaisait-il à déclarer qu'on ne saurait rêver une plus jeune et plus émouvante héroïne pour l'œuvre d'Ambroise Thomas.

L'horreur invincible dont nous ne pouvons nous défendre pour les productions musicales qui sont à l'ordre du jour, nous a fait vivement apprécier les considérations que M. Lamoureux, organisateur des concerts de musique sacrée, a fait valoir auprès de M. le ministre des Beaux-Arts, dans une requête que nous reproduisons :

« Il y a longtemps, Monsieur le ministre, que j'ai été blessé dans ma dignité d'artiste français, par l'infériorité marquante où se trouve notre pays sous le rapport des exécutions musicales; cela tient à l'indifférence des hommes dont l'initiative, pourrait, en modifiant le goût du public, en élevant son idéal, en exerçant l'influence féconde du grand art, développer son intelligence de la musique.

» Ce que d'autres n'ont pas voulu faire, tout

humble et faible que je sois, je voudrais le tenter, et j'ai la persuasion, Monsieur le ministre, qu'aidé par vous, sous le couvert de votre patronage, je ne puis manquer de réussir.

» Mon ambition, purement artistique et nationale, dégagée d'ailleurs de toute vanité personnelle aussi bien que de toute idée de spéculation, serait de doter le pays d'une institution musicale qui pût rivaliser, sans désavantage, avec les institutions similaires existant depuis longues années en Angleterre et en Allemagne. Je voudrais, en un mot, faire connaître et populariser en France les œuvres géantes de Bach et de Hændel, donner un élan vigoureux au mouvement général d'un art qui dégénère; enfin, faire partager aux foules l'admiration qu'inspirent aux dilettanti les grands oratorios qui sont la gloire de leurs auteurs.

» Tout d'abord, j'ai tenté de pousser dans cette voie la Société des concerts du Conservatoire dont j'ai l'honneur d'être le second chef d'orchestre. Mais d'une part, la salle où elle donne ses séances est trop étroite pour contenir le nombre d'exécutants et d'auditeurs que l'oratorio comporte; d'un autre côté, la Société des concerts est avant tout une société d'instrumentistes qui se consacrent exclusivement au culte de la symphonie de Beethoven.

» Après des peines et des difficultés sans nombre, j'ai dû renoncer à mon premier projet; mais je n'ai pas hésité, Monsieur le ministre, à fonder avec mes seules ressources une Société nouvelle, distincte par son but et ses moyens de l'ancienne, et n'empiétant en rien sur la part glorieuse qu'elle s'est réservée.

» J'ai donc réussi à faire entendre, pour la première fois en France, au mois de décembre 1873, le *Messie* de Hændel, exécuté par une masse de 250 exécutants, et j'ose le dire, Monsieur le ministre, cette œuvre colossale fut interprétée avec une perfection à laquelle un auditoire innombrable a rendu pleine justice.

» Pour donner cette grande fête de l'art, j'ai avancé, de mes deniers, une somme de cinquante mille francs, quoique j'eusse parfaitement su d'avance que les recettes ne couvriraient pas cette dépense importante pour un artiste.

» Le *Messie* fut bientôt suivi de la *Passion de Jésus-Christ*, de Bach, puis de *Judas Machabée*, de Hændel, de *Gallia*, de Gounod, d'*Ève*, de Massenet.

» Aujourd'hui l'épreuve est faite, la Société de l'*Harmonie sacrée* est définitivement fondée. Est-il possible qu'elle disparaisse, faute d'une salle qui lui donne asile?

» A défaut d'une salle spéciale dont je m'efforce dans ce moment même de provoquer la construction au moyen d'une société par actions, j'avais abrité provisoirement l'institution naissante sous la coupole du Cirque des Champs-Élysées, dont la ressource m'échappe dans la

saison d'hiver. Faut-il suspendre ces séances qui régénèrent le goût du public; faut-il les restreindre à un auditoire de choix qui n'a rien de commun avec les foules?

» L'Opéra reste fermé trois jours par semaine, soit cent cinquante-six jours par an. Je m'adresse à votre bienveillance, Monsieur le ministre, et à celle de M. Halanzier, pour que, tous deux, vous m'accordiez six des soirées non consacrées à la musique dramatique.

» Je vous prie, Monsieur le ministre, d'agréer, etc.

» CHARLES LAMOUREUX. »

Certes, cette supplique n'a rien d'exagéré. Nous sommes affamés de bonne musique; nous oublions les grandes traditions, nous nageons dans l'eau trouble des bluetttes musicales qui ne nous apportent ni méthode ni enseignement. Nous décourageons les exécutants sérieux; nous dédaignons les auteurs qui pourraient travailler à des œuvres capitales; enfin, nous atrophions la séve, le goût, le sentiment du beau que la nature a mis en nous; M. Lamoureux a raison, il faut vivifier cette séve, il faut la réveiller de son long sommeil.

On a représenté tout récemment aux Folies-Dramatiques une pièce en trois actes, livret de MM. Chivot et Duru, musique de M. Charles Lecocq, le *Pompon*.

Il est question d'un chef de brigands dont la vie, pleine de péripéties amusantes, repose sur la couleur d'un *pompon*.

L'action se passe en Sicile, ce lieu béni des brigands. La police du pays est sur les dents. Vallées et montagnes, on parcourt tout sans pouvoir saisir le coupable, et pendant ce temps, Barabino, suivi de sa meute, se montre dans tous les lieux publics. Il va jusqu'au temple de la finance, trafiquer sur les valeurs; mais il change le pompon de son chapeau, et personne n'y reconnaît rien. La maréchaussée cherche le pompon rouge; tout à coup le voici blanc, puis bleu, puis violet, puis enfin blanc et rouge. Or, il se trouve qu'un des plus grands médecins de Palerme a l'habitude d'attacher à son chapeau un pompon blanc et rouge; aussitôt on saisit l'homme, et toutes les infortunes lui sont réservées. Rien n'est plus amusant que les drôleries qui s'amassent autour de cette fable grotesque.

Le compositeur s'est montré plein de séve et de gaité au premier acte; il s'est un peu refroidi au second, pour se geler au troisième.

La meilleure page de ce premier acte a été littéralement écrasée de bravos. Parmi les morceaux si fort applaudis de cette entrée en matière, citons les couplets de la bouquetière:

Voyez mes beaux bouquets,
et ces autres de Piccolo:

Où suis-je? où suis-je?

qui ne manquent ni de grâce ni de sensibilité. La ronde de carnaval :

Tout Palerme est dans l'ivresse !

a produit l'effet le plus gai.

Les masses vocales et instrumentales se sont accordées à faire valoir ce mot un peu populacier :

Il a le pompon, il a le pompon !

que tout le parterre de la première représentation répétait avec elles.

Un duo qui ne manque pas de grâce, entre Piccolo et Fioretta et un autre duo au troisième acte, en rythme de fanfare, ont produit un excellent effet. Les premières mesures de ce dernier, empreintes d'une inspiration touchante, sont accompagnées par un dessin de hautbois d'un goût délicat et d'une sonorité très-pénétrante.

En somme, la pièce *le Pompon* a été accueillie avec la déférence qu'on doit à un musicien de mérite qui, dans des libretti de plus d'importance, saurait tirer meilleur parti de ses capacités musicales.

MARIE LASSAVEUR.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

HACHIS DE BOEUF.

Hachez très-fin deux cervelles de bœuf cuites à l'eau et du bœuf rôti ; maniez ce hachis avec du beurre auquel vous aurez incorporé un anchois, mêlez-y trois jaunes d'œufs, poivre, sel, muscade. Formez-en des boules que vous roulerez dans du blanc d'œuf et dans de la mie de pain ; faites-les sauter dans du beurre, servez à sec.

OEUFS A LA CRÈME.

Mettez dans une casserole un bon morceau de beurre, du persil, de la ciboule hachés, poivre, sel, muscade, et un verre de crème dans laquelle vous aurez délayé une cuillerée de farine ; tournez soigneusement cette sauce jusqu'à ce qu'elle bouille, mettez-y des œufs durs coupés en tranches.

CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

Heureuse femme qui se recueille, médite et contemple les étoiles ! Créature privilégiée qui écoute le vol du temps et compte les battements de ses ailes !...

Ici, chère amie, nous ne l'entendons guère passer : la foule fait tant de bruit ! aussi nous est-il impossible de le retenir : il nous échappe, il fuit, il s'épuise et nous en manquons toujours ! Si, par miracle, nous croyons n saisir un

lambeau ; si nous comptons sur une heure bien à nous, c'est justement cette heure-là que chacun nous dispute : cinq minutes à Pierre qui les prendrait de force si nous ne les lui donnions pas de gré ; dix minutes à Paul qui nous les escamote sans avoir l'air de le faire exprès ; les amis et les indifférents, les parents et les étrangers, le chien du petit frère, le chat de la vieille tante, les gens et les choses elles-mêmes, tout le

monde et tout s'en mêle! On dirait une conspiration de la nature entière contre notre intention de nous appartenir un instant!

Moi aussi, je voulais passer la dernière soirée de l'année dans le recueillement et la méditation; mais j'aurais dû prévoir que je ferais tout le contraire; est-ce que je parviens jamais à exécuter mes projets? Est-ce que je ne suis pas incessamment le jouet des circonstances qui me poussent avec taquinerie du côté que je n'avais pas choisi?...

Elles m'ont, cette fois, contrecarrée sous la forme de la petite veuve ma voisine: malgré ses vingt-cinq ans, on la prendrait pour une pensionnaire, et vraiment elle n'a pas l'air d'une dame; oh! mais pas du tout! Elle l'a été si peu, d'ailleurs!

C'est un splendide appartement au-dessous du nôtre qu'habite la baronne avec une vieille dame de compagnie qui reste muette tout le long du jour et s'endort le soir dans son fauteuil. Tu viendras, ma Florence, que cette compagnie-là n'est point gênante! Toutefois, elle manque de charme et ne suffit pas toujours à Laure, qui se réfugie souvent chez moi quand elle ne m'em-mène pas chez elle. Or, le soir où tu m'écrivais des choses si sérieuses que, sans ta signature, j'aurais pris ta lettre pour une homélie de ton digne curé, ce soir-là ma voisine, m'arrachant avec une violence aimable à mes projets de solitude, m'entraînait chez elle en répétant:

« J'ai grand besoin de vous, chère amie! si vous n'étiez pas là, je ne viendrais jamais à bout de tous mes emballages; songez donc: tant d'é-trennes à envoyer!... C'est un travail énorme, mais un bien grand plaisir en même temps; aussi faut-il que vous le partagiez! »

Cette ingénieuse façon de me procurer un « bien grand plaisir » me faisait rire de bon cœur quand nous entrâmes au salon. La surprise me cloua sur le seuil:

« Miséricorde! quel bazar!... les tables, les étagères, les canapés, les fauteuils eux-mêmes disparaissaient sous des monceaux de jolies choses! il s'en chiffonnait sur le piano; il en brillait sur la cheminée, il en fleurissait sur les jardinières, il s'en perdait un peu partout; les barbes de lama crème, les mantilles de blondes espagnoles voilaient des bébés parlants, nez à nez avec des agneaux de grandeur naturelle; les éventails aux montures de nacre et d'ébène étalaient sur leurs feuilles de satin blanc ou de soie noire, à bords de dentelles, de merveilleuses peintures; les agrafes de manteaux s'acrochaient aux sachets à mouchoirs; les ceintures artistiques, les châtelaines de vieil argent, les bijoux de fantaisie scintillaient parmi les fourrures et les dentelles; enfin tout ce splendide fouillis formait le plus éblouissant coup d'œil.

« Vous voyez bien, reprit ma jeune voisine, que je ne pouvais vraiment point me passer de vous!

Ce n'est pas madame Tromme qui m'aurait aidée! ajouta-t-elle en jetant un coup d'œil malicieux sur un fauteuil dans lequel je reconnus la dame de compagnie sur le point de ronfler au fond de son confortable.

Comprenant alors l'opportunité de ma présence, je m'empressai d'aider la petite baronne dont les mains fluettes n'allaient pas vite en besogne; mais les miennes, avec leur habitude heureuse du travail, suppléaient à cette lenteur, et l'ordre se faisait plus rapidement que nous ne l'eussions cru. J'empaquetais, la baronne écrivait les adresses et madame Tromme s'était décidée à ronfler sans vergogne.

Enfin nous avons terminé! Laure agite un cordon de sonnette; le valet de chambre arrive à pas comptés avec la figure impassible qui lui est habituelle:

« Léon, procurez-vous bien vite un fourgon quelconque et conduisez-moi tous ces paquets à leur adresse, je vous prie. Ah! j'oubliais: j'ai encore à recevoir un sac de chez Boissier; il ne peut tarder; attendez un instant. »

Léon s'éloigna du même pas silencieux; mais il reparut presque aussitôt.

« On apporte ceci pour madame la Baronne, fit-il de sa voix morne. »

La jeune femme écarta l'enveloppe satinée de l'envoi, et reconnut l'estampille du célèbre confiseur.

« C'est bien! dit-elle. »

Elle glissa une de ses cartes sous le ruban rose, écrivit une adresse de plus et joignit ce nouveau colis au chargement.

Léon, les bras encombrés, fit plusieurs voyages du salon à la voiture qui l'attendait, et enfin le bruit des roues nous apprit son départ.

« Ah! ma chère belle, que nous avons travaillé! fit Laure en s'étirant les bras; mais nous trouvons notre récompense dans la pensée du plaisir que ces étrennes vont sans doute causer.

« On apporte de chez Boissier le sac de bonbons que madame la Baronne a choisi tantôt, dit la femme de chambre en présentant l'objet à sa maîtresse.

— Vous dites?... »

Rose répéta sa phrase mot pour mot.

« Mais, Rose, vous rêvez! J'ai reçu, il y a une heure, ce que vous prétendez me remettre; et ces bonbons doivent être maintenant dans les mains de leur destinataire.

— Je rêve si peu, répartit Rose d'un air pincé, que j'ai parfaitement reconnu le garçon qui apporte toujours de chez Boissier les achats faits par madame la Baronne; je n'ai même fait que redire ses propres paroles.

— Mais alors... l'autre paquet? celui que Léon m'a remis?... »

— Léon a dit à madame la Baronne que Boissier envoyait ce paquet?

— Non; mais c'était évident. D'ailleurs je l'ai reconnu.

— Il y a tant de sacs de bonbons qui se ressemblent chez le même confiseur! remarqua Rose en se retirant.

— La sottise méprise! faisait Laure contrariée. J'aurai offert en présent ce qui m'était destiné, certainement! mais par qui?...

— Qui?... quoi?... qu'est-ce?... bégaya la chère Tromme en se frottant les yeux.

— Avez-vous bien dormi, madame?

— Dormi! moi?... quelle erreur! Je ne dormais pas du tout : je ne dors jamais! seulement je ferme un peu mes yeux pour les reposer. C'est cela qui vous trompe. »

Il se pourrait que la bonne dame dormit ensuite assez peu dans son lit; elle avait pris d'avance un si large acompte sur sa nuit!

Toutefois je n'en sus rien, car elle était sortie lorsque j'entrai le lendemain chez la Baronne, au retour de la messe.

Quand nous eûmes échangé nos souhaits et nos baisers, elle me demanda la permission de terminer une lettre fort pressée :

« Entrez dans le petit salon et, pendant que j'écrirai ces quelques lignes, vous aurez assez à admirer pour ne pas m'en vouloir de vous faire attendre. »

J'écartai la portière de velours qui séparait seule les deux pièces, et je m'arrêtai en extase devant un groupe de marbre blanc que la Baronne venait de recevoir.

Tandis que j'en admirais la pureté des lignes, la grâce des contours, la perfection du modelé, une visiteuse pénétrait dans le salon voisin.

Le retentissement d'un baiser et le bruit d'un fauteuil qu'on roulait ne m'arrachèrent pas à ma contemplation et je ne pris point garde au début de l'entretien. Cependant les voix s'élevaient, et pour éviter le rôle d'écouteuse aux portes, j'allais rentrer près de la Baronne quand je laissai brusquement retomber la portière que ma main soulevait déjà : j'en avais trop entendu pour oser paraître. D'ailleurs Laure me savait là; elle arrêterait la conversation si je ne devais pas l'entendre.

« Il vous aime de plus en plus, ma chérie! avait dit la voix que je reconnus pour celle de mademoiselle d'Alband, une fille de quarante ans. Toute autre femme que vous se sentirait fière d'avoir conquis ce noble cœur, ce caractère antique... mais vous êtes avec lui d'une froideur désespérante et, jusqu'ici, vous avez feint de ne pas comprendre mes ouvertures! Je conviens qu'une femme de votre valeur a le droit de ne pas se rendre facilement... Mais mon frère souffre... et je me désole! Aussi est-ce moi qui l'ai décidé à vous adresser nettement sa demande et... je viens chercher votre réponse.

— Ma réponse! ma réponse... à quoi?

— Mais à la lettre d'Edmond.

— Quelle lettre?

— Comment! vous ne l'avez pas encore lue? Vous n'avez donc pas ouvert son sac de bonbons? Ce n'est pas ma faute s'il s'y est pris de cette manière; mais il lui semblait qu'une main étrangère profanerait sa lettre en la touchant... Il l'a lui-même enfermée dans sa prison de satin blanc, ma chérie. Si vous ne l'avez pas lue, lisez-la donc bien vite, je vous en conjure! Songez aux battements de ce cœur qui attend votre arrêt. »

L'énigme de la veille s'expliquait; la pauvre Laure était consternée sans doute, car elle restait muette.

« Par pitié, ma Laure, ma chère Laure, ne tardez pas davantage! lisez cette lettre.

— C'est impossible, Reine; cette lettre... je ne l'ai plus.

— Vous... ne... l'avez plus?... Elle est brûlée, détruite, alors? déchirée en mille pièces comme vous allez déchirer aussi le cœur loyal qui vous aime sans retour? »

Ma petite amie raconta toute confuse la méprise de la veille, et son interlocutrice poussa une exclamation d'angoisse.

« Mais c'est affreux, cela! c'est horrible à penser!... Une lettre signée d'un nom connu! Quelles mains l'ont ouverte? sous quels yeux a-t-elle passé? quels sourires stupides et sacrilèges n'a-t-elle point déjà provoqués? Elle était sans autre suscription que : « A vous; » on a dû tout naturellement l'ouvrir. »

Je l'avoue, ma Florence, je me sentais fort mal à l'aise dans ma cachette; mais qu'était-ce que mon trouble comparé à celui de Laure? J'entendais sa douce voix prononcer mille excuses et son attitude devait être fort humble, à en juger par ses paroles.

Avec un manque de tact et de générosité que pouvait seul excuser son amour fraternel, mademoiselle d'Alband profita de l'avantage que les circonstances lui donnaient sur Laure pour plaider chaleureusement la cause de son frère. L'espérance lui revenait; elle avait résolu d'emporter la place d'assaut, c'était évident.

Cet air conquérant déplut à la petite veuve : sa voix se raffermir; sans doute elle redressait sa jolie taille et relevait sa tête brune en répondant :

— Je pensais, Reine, que ma persistance à repousser vos ouvertures vous avait éclairée, et que vous m'épargneriez le déplaisir de vous dire nettement : Non.

— O Laure, reprit la sœur d'Edmond d'une voix trempée de larmes, cette fois, ô Laure, quelle insensibilité, quel aveuglement sont les vôtres! Le bonheur frappe à votre porte; le bonheur s'offre à vous et vous le repoussez! Ah! si du moins vous aviez lu cette lettre!

— Je ne la lirai point; mais d'autres ne l'ouvriront pas non plus, je l'espère. Madame Defumage, à laquelle j'ai envoyé ce sachet hier soir,

était alors au bal. Je lui parlerai d'un malentendu sans l'expliquer davantage, et je compte arriver à temps pour opérer un échange avant qu'elle ait examiné mon envoi.

— Dieu le veuille! soupira mademoiselle d'Alband en s'éloignant.

Tu devines la scène qui suivit, n'est-ce pas, Florence? Tu vois, de là-bas, le trouble de la petite baronne en me rappelant, et tu entends ses instances pour m'emmener. J'avais bien autre chose à faire que de l'accompagner, grand Dieu! Mais j'eus pitié d'elle et je cédai à ses prières, à la condition qu'elle me laisserait l'attendre en voiture tandis qu'elle monterait chez cette dame que je ne connais pas. Nous choisismes pour elle, chez Siraudin, un autre sac de bonbons, car Laure avait subitement pris Boissier en grippe, tout innocent qu'il fût de sa mésaventure, et le cocher, fouettant ses chevaux, nous conduisit en un clin d'œil au faubourg Saint-Honoré.

Madame Defumage y occupait un luxueux hôtel, Laure s'y engouffra d'un saut; mais je la vis bientôt revenir d'un air consterné.

« Rue des Sept-Voies, 17, cria-t-elle au cocher, en s'asseyant près de moi.

— Eh bien? lui demandai-je.

— Eh bien! cette femme frivole, affolée par l'amour du plaisir, traverse la vie sans prendre garde à autre chose. Ses enfants s'élèvent tout seuls; son mari s'arrange pour se passer d'elle, car elle rendrait des points à madame Benoiton; ses domestiques entassent la gaucherie sur la paresse, la maladresse sur l'impertinence, et tout va de travers chez elle. Elle n'écoutait même pas ce que je lui disais, et le bal d'hier lui tournait la tête en attendant que celui de demain la lui fasse perdre. Cependant elle a fini par se souvenir un peu...

— Un sachet blanc noué d'un ruban rose, dites-vous?... Attendez donc... oui, oui, c'est cela, c'est bien cela! Mon Dieu! ma toute belle, il faut

bien que je vous l'avoue... j'en ai fait un présent. Mais cela vous est bien égal, n'est-ce pas? »

Ma démarche lui prouvait cependant si cela pouvait m'être bien égal.

« Oui, vraiment, petite beauté : j'avais tout à fait oublié de comprendre dans ma liste d'étrennes une filleule que mon mari possède là-bas, de l'autre côté de l'eau; il m'en a fait tout à l'heure une demi-scène, et comme cela m'ennuyait de sortir pour réparer cette omission, j'ai envoyé la première chose qui m'est tombée sous la main, et le guignon a voulu que ce fût votre sachet. Cette filleule n'est pas autrement intéressante; mais M. Defumage a la tocade des petites gens, et, pour se la faire pardonner dans cette circonstance, il invente de me dire qu'il a été jadis obligé par le père de Louise Berval, un vieux savant bien ennuyeux.

» C'est chez mademoiselle Louise que nous allons, Jeanne, poursuivit la petite veuve. A un bal de son parrain, je l'ai rencontrée toute blanche, toute timide, et nous avons noué là un semblant de relations qui m'autorise à me présenter.

Nous voilà donc roulant vers la rue des Sept-Voies. La longueur du trajet nous permet une conversation suivie. Laure a besoin de s'épancher et le nom de M. d'Alband lui vient naturellement sur les lèvres.

— Quel dommage, disait-elle, quel dommage qu'avec ces dehors charmants, cette haute intelligence... ah! ma chère, la tache de ce soleil est trop noire, voyez-vous! »

..... (1),
JEANNE.

(1) La place nous manque pour suivre Jeanne dans toutes ses pérégrinations à la recherche du sac de bonbons; nous dirons cependant qu'il a été retrouvé et que cela même a servi à détruire les préventions de la baronne contre M. d'Alband..... Le reste se devine aisément.

• MODES

La couleur favorite de la saison est toujours le *Blanc de crème*. Pas de chapeau qui n'ait quelque ornement de cette nuance, très-séante du reste, et allant bien avec toutes les autres.

La dentelle de laine de ce ton un peu jaune est beaucoup employée en brides, qui se nouent sous le menton et se détachent sur les manteaux d'hiver. Sur le sommet des chapeaux de velours, un nœud de cette dentelle fait fort bien; il doit rabattre un peu sur le devant de la passe. Une guirlande de reines-marguerites ou de chrysanthèmes,

toujours de ce même blanc laiteux, est une des plus jolies garnitures de devant de chapeau. Elle est souvent recouverte d'une de ces dentelles dont je viens de parler, et dans ce cas convient aux femmes qui ne sont plus jeunes; ce genre de coiffure les avantage beaucoup.

Les chapeaux très-habillés sont en feutre *blanc crème*, avec longues plumes s'enroulant autour de la calotte. On en voit aussi en peluche de soie, forme capote, soit blanc, soit de couleur: ainsi, des roses, des bleues de ciel, avec brides de tulle





Fevrier 1876.

Journal des Demoiselles

N° 4034

ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Modès de Paris, rue Drouot, 2.

Corsettes des Magasins du Petit Saint Thomas, rue du Bac. Foulards de la
Compagnie des Indes, rue de Grenelle St Germain, 42. Eventails artistiques de la
maison Alexandre, Boulevard Montmartre, 14. Parfumerie Pinaud, Boulevard des
Italiens, 30. Machines à coudre Wheeler et Wilson, Boulevard Sebastopol, 70.

de la nuance de la peluche ou en dentelle blanche. Ornaments en plumes, et pour jeunes filles, garnitures en pareil.

J'ai remarqué de charmantes petites capotes coulissées en faille *blanc de crème*; les unes avec diadème de velours noir; les autres, toutes blanches. Plumes semblables ou mélangées blanches et noires.

Ces petites capotes vont très-bien aux enfants, auxquels on fait aussi des toques froncées assorties aux costumes, en drap, en velours ou en peluche. Les bords sont en plumes ou en fourrure.

Naturellement, les coiffures du soir se feront en dentelle *crème*. Les fleurs et les rubans s'harmonisent parfaitement avec ce ton si particulièrement joli aux lumières.

J'ai vu de charmants bonnets de maison pour des femmes qui ne se coiffent plus en cheveux et pour celles qui sont souffrantes.

Ils sont en gros tulle (toujours du blanc à la mode), doublés de soie de couleur et de forme ronde; ils sont garnis de dentelles de laine, de Valenciennes ou autres, assorties de nuances, et généralement ornés avec des foulards unis ou à dessins, quelquefois de deux foulards différents et mélangés: ainsi un rose et un blanc, un bleu pâle et un mai, etc. D'autres bonnets sont faits entièrement avec un foulard, pas de tulle; le tour seul est garni de dentelle, ainsi que les pans du foulard qui se termine de côté par un nœud allongé.

Les mantilles pour théâtre et sortie de soirée sont en blonde également *crème*. Un nœud de faille de ce blanc est fixé sur le sommet de la tête, en laissant un peu avancer la dentelle sur le front, puis une coulisse dans laquelle se trouve un ruban semblable, fronce un assez grand capuchon, retombant sur la mantille qui est plus ou moins longue.

Si les bonnets que je viens de décrire sont portés par une jeune femme malade, elle mettra, comme complément de toilette, des matinées de cachemire ravissantes. Le choix est à faire entre le rose et le bleu. Les unes sont garnies de larges bandes de peluche de même nuance; les autres de plissés plats en foulard recouverts de dentelle blanche. Il y en a qui ont des coquillés de dentelle mélangés de coques de ruban. On en voit avec des soutaches d'argent, d'autres brodées de blanc, etc., etc., le tout enjolivé de revers, de larges poches et de nœuds de rubans à longs bouts.

Les corsages des robes de bal se font toujours très-ajustés, souvent lacés derrière. La forme des basques varie un peu; elles ressemblent moins à celles d'un corset; elles sont plus pointues et plus allongées. Toujours les tailles longues.

Pour ce genre de cuirasse, il se fait des étoffes délicieuses. Du *lamé*, du *sablé*, tout cela ruisselle et miroite d'or et d'argent; mais tout cela coûte fort cher. Le *crêpe* de soie est souple et se

drape admirablement en tunique. Les nuances sont douces: bleu pâle, rose tendre, citron clair, gris perle, *blanc crème*, etc.

Les gazes de Chambéry et celles de soie ont de merveilleuses dispositions; les premières sont toujours assez élevées de prix, les secondes un peu moins.

J'ai admiré la gaze *découpée*, rien n'est plus léger et plus brillant.

La gaze satinée dont chaque rayure claire est traversée de fils d'argent, est d'un très-joli effet.

Seulement, toutes ces étoffes constituent des toilettes peu abordables pour les jeunes filles auxquelles la simplicité doit être recommandée. Aussi, pour ces dernières, conseillerai-je le mélange de tarlatane ou de tulle, avec des cuirasses ou tuniques de foulard, soit blanc, soit de teintes pâles. La mousseline brodée, bien disposée, compose des costumes distingués et de bon goût.

Le barége blanc bien garni fait encore de jolies toilettes solides.

Les galons pour garnitures ne manquent pas. On en trouve avec de l'or, avec de l'argent, de l'acier, etc. Les soutaches d'or mélangées d'autres soutaches de soie ou de petits galons, sont d'un aspect élégant et soigné.

Il y a des dentelles d'or et d'argent; d'autres sont simplement agrémentées de perles et de fils de ces deux métaux.

La dentelle *blanc crème* est très-goûtée en toilette de bal. On n'en garnit généralement pas le bas de la première jupe, qui est à traîne, mais on la dispose en longs tabliers, écharpes, quilles, coquillés, etc.

Sur les robes de velours noir, elle est d'un bel effet. Le devant de ces robes est souvent de couleur; par exemple, tout bouillonné de soie rose; tout le long, coquillé de dentelle blanche.

La jupe, qui est montée à gros plis, relève d'un côté sur un jupon également rose, avec flot de ruban et coquillé de dentelle.

Le corsage montant a les manches de velours ou de soie de couleur, à volonté. Elles sont à coude, moitié longues; dentelle blanche et nœud de ruban.

Le corsage décolleté est garni de dentelle blanche et nœuds de soie rose.

Pour une femme âgée, une robe de velours sera ornée de fines soutaches d'or, soutaches de soie noire et effilés de soie floche mélangés d'or. Cordelière et glands semblables resserrant la jupe de côté. Dentelle blanche ou noire au corsage et aux manches.

Le drap est une des étoffes sur lesquelles le *blanc crème* réussit le mieux. Il est peu pratique pour les grandes personnes en hiver; mais, en revanche, il habille parfaitement bien les enfants. Il y a différents genres de garnitures pour leurs petits costumes. J'en ai vu avec de la dentelle, mais je ne suis pas partisan d'une semblable élégance; des bandes de peluche conviennent bien mieux

mon avis. Le pardessus semblable, très-long et très-étroit. Col, revers, poches et bords de peluche. Petite capote de peluche. On en garnit aussi de velours noir; c'est un peu tranché.

J'aime beaucoup le costume suivant : il est en drap ou sergé blanc. Le pardessus n'est pas garni dans le bas. Il a seulement le col, les parements et les poches en drap bleu clair. Large ceinture de laine bleue; capote de faille blanche avec petite plume frisée bleu de ciel.

En fait de costume solide pour enfants, rien n'est préférable au velours anglais de belle qualité. Le noir les habille très-bien et n'est point tachant. La forme la plus commode pour petite fille

ou petit garçon, est la forme *Princesse* par devant, et à taille fort longue par derrière; à la suite de la taille, larges plis tombant droit.

De chaque côté, à l'endroit où commencent les plis, se trouvent deux poches. Une large ceinture part dessous chaque poche pour se réunir derrière en un gros nœud, en laissant le devant conserver sa forme droite, boutonnée jusqu'au bas. Cette ceinture peut être en velours semblable à la robe ou en toute autre couleur et étoffe.

Petite toque en velours chiffonné; plume ou aile rouge ou bleue.

Bas de la nuance de la plume.

VISITES DANS LES MAGASINS

La *Compagnie des Indes*, 42, rue de Grenelle-Saint-Germain, a des tissus charmants pour robe de soirée et même pour robe de bal. Le pongees de Chine broché est certes une assez belle étoffe pour mériter d'apparaître au bal et dans les grandes soirées; la souplesse du tissu donne aux plis de la tunique ou du pouff un drapé gracieux; et la teinte, un peu crème, s'harmonise bien avec le taffetas ou la faille blanche. J'en dirai autant pour le crêpe de Chine blanc crêpé; il coûte 20 francs le mètre en quatre-vingt-deux centimètres de largeur, et le pongees, 15 francs en quatre-vingt-dix centimètres.

Ces deux étoffes ne sont point à votre adresse, mesdemoiselles, elles sont trop riches; mais vous ne les regretterez pas si vous jetez un coup d'œil sur l'innombrable variété de foulards unis, croisés, à lignes imperceptibles ou à larges rayures, à bouquets Pompadour et camaïeu, à fleurettes fines et délicates, formant jeté, qui vous sont destinés; les prix en sont très-abordables; les nuances sont infinies; aussi est-il facile de faire un assortiment avec une jupe de soie que vous auriez le désir d'utiliser.

Si vos préférences sont pour le cachemire de l'Inde, vous trouverez un tissu léger qui conviendra pour tunique de soirée et qui coûte 8 francs le mètre en un mètre vingt centimètres de largeur; cette même tunique, vous la porterez l'été. Plus épaisse est la kaboulyne qui convient pour la ville; de même, le drap du Thibet, en vingt-cinq centimètres de largeur, dont le prix varie de 10 à 15 francs le mètre. Le Rampoor est le plus beau de tous les cachemires de l'Inde; il ne se trouve qu'à la *Compagnie des Indes*, ce tissu étant spécialement fabriqué pour cette maison.

Nous rappelons que la *Compagnie des Indes* envoie *franco* la collection de ses échantillons, tant de foulards que de cachemires.

Si vous avez eu la bonne chance qu'une amie pratique ait pensé, mesdemoiselles, à vous donner en cadeau d'étrennes une machine à coudre, je vous en félicite, et doublement si cette machine porte la marque de la *Compagnie Wheeler et Wilson*; car parmi cette multitude de machines qui nous sont présentées sous des noms pompeux, beaucoup laissent à désirer... Rendre le travail agréable en enlevant les difficultés de la tension des fils, en simplifiant le système et en donnant la légèreté nécessaire pour que la mise en mouvement ne nécessite aucune fatigue, tels sont les mérites que nous avons appréciés en nous servant de la machine Wheeler et Wilson. M. Séeling, l'agent de la *Compagnie Wheeler et Wilson* pour toute la France, rappelle que toutes les machines sortant de cette maison portent pour marque de fabrique deux W enlacés dans un écusson.

La Favorite des Dames se trouve aussi chez M. Séeling; pour les prix et renseignements, nos lectrices devront s'adresser directement à la maison principale, 70, boulevard de Sébastopol.

La serviette magique, au sujet de laquelle nombre de renseignements nous sont demandés, se trouve chez M. Ampenot, 92, rue de Richelieu. Cette serviette subit une préparation qui ne lui enlève ni la souplesse ni le moelleux du tissu; on s'en sert pour nettoyer l'argenterie, le métal anglais, les dorures, les cuivres; elle remplace les poudres, le blanc d'Espagne. Il suffit de frotter

avec cette serviette — sans la mouiller — l'objet terni, pour le rendre brillant comme s'il était neuf; on me dit que les bijoutiers s'en servent de préférence à la peau. Lorsque la serviette aura perdu son *prestige*, elle servira pour les ustensiles de cuisine, s'ils sont en cuivre, et une fois lavée, elle rendra des services pour essuyer les meubles. Un paquet de trois serviettes coûte 1 fr. 60; une demi-douzaine 3 fr. Ecrire directement à M. Ampenot.

C. L.

Quelques mots sur les nouveautés pour toilette de bal, que les Magasins de la Ville de Lyon — 6, rue de la Chaussée-d'Antin — viennent

de faire paraître. Pour jeune fille et jeune femme, un tulle et une tarlatane lamés or ou argent. Ces tissus s'emploient pour tunique; mêlés au taffetas ou à la tarlatane, ils feront une très-jolie toilette de bal.

Les propriétaires de cette maison ont d'heureuses inspirations et ils ont créé, pour aller avec ce tulle, des blondes lamées or ou argent qui servent de garniture à la tunique. Cette nouveauté, vraiment *neuve*, attire la foule. On s'y rend aussi pour y choisir le gant Joséphine qui va si bien.

Cet hiver, le gant de Suède blanc à longue manchette, est l'élu des élégantes; elles le portent en toilette de bal et elles ont bien raison.

EXPLICATIONS

GRAVURE DE MODES.

Première toilette. — Toilette de bal. — Robe en gaze de Chambéry, ornée, dans le bas, d'un grand volant plissé dont le haut est recouvert de larges pointes bordées de rubans en taffetas et garnies de petits volants froncés; le même ornement se répète en tablier sur le devant de la robe. De chaque côté le tablier est terminé par un coquillé garni de même; la traîne est en gaze, le pouff est relevé par une ceinture partant des côtés et formant un gros nœud derrière. — Corsage long, lacé derrière, orné dans le haut d'une draperie recouverte de dents semblables à celles de la robe. — Coiffure en pervenches et marguerites.

Deuxième toilette. — Toilette de dîner. — Jupe en faille, ornée dans le bas de deux volants plissés. — Tablier en matelassé, garni d'une dentelle blanche que surmonte un ruché en taffetas. — Corsage-cuirasse en matelassé, échancré sur les côtés, et ouvert devant; dans l'ouverture, plissé en tulle; il est orné de dentelle blanche et d'un ruché en taffetas. — Coiffure en dentelle et ruban avec bouquets de roses.

Toilette d'enfant. — Costume en velours noir. — Juppon plissé — Corsage long, avec ceinture en tissu de soie, drapée au bas du corsage et nouée derrière. — Paletot en drap velours moucheté, garni de larges tresses bretonnes. — Chapeau en feutre, orné d'une draperie en velours et d'une touffe de plumes mêlées.

GRANDE PLANCHE DE TRAVAUX.

Modèles de la maison Cabin Sajou.

PREMIER CÔTÉ.

PRIE-DIEU. — On peut remplacer le chiffre du milieu par l'un des chiffres ou l'une des croix de l'ornement d'église donné en août. On collera le modèle colorié dans l'espace blanc réservé au-dessus de la légende.

DEUXIÈME CÔTÉ.

TAPIS DE TABLE. — Appliques de drap, sur drap fond noir, broderie en soutache, soie d'Alger et cordonnet;

la partie ombrée tout autour du dessin indique le commencement du fond. Pour faciliter le travail, il faut coller dans l'espace blanc le modèle colorié.

PETITES PLANCHES COLORIÉES.

MODÈLES du prie-Dieu et du tapis de table. — Coller ces modèles sur la grande planche à côté des dessins.

PETITE PLANCHE DE BRODERIE.

ALPHABET pour chiffres italiens.

Consulter le Manuel pour enlancer les lettres.

TYPES de chiffres enlacés.

IMITATION DE PEINTURE A L'HUILE.

Pendant du Ménétrier paru en Janvier.

DEUXIÈME CAHIER.

Coiffure. — Toilette en faille — Bonnet du matin. — Applique. — Parure. — Garniture. — Étoile crochet et crochet à la fourche. — Cécile. — Clémence. — Corsage à basque ouvert. — Jaquette pour petit garçon de 8 à 9 ans. — Trois dentelles crochet et serpentine. — Étoiles lacet anglais et crochet. — Petite jardinière étagère. — Bavoir. — Augustine. — Confection en velours. — Angle, voile de fauteuil lacet et crochet. — Petite chaise, porte-montre. — Dentelle lacet olives à grillage et crochet. — Soulier pour toilette de soirée. — Soulier pour toilette d'intérieur. — Botte hongroise. — Soulier en chevreau. — Demi-botte. — Pardessus en velours. — Paletot de baby. — Deux dentelles en laine.

PLANCHE II.

PREMIER CÔTÉ.

Corsage à basque ouvert. } page 3, Cahier de
Jaquette pour petit garçon de 8 à 9 ans. } Février.

DEUXIÈME CÔTÉ.

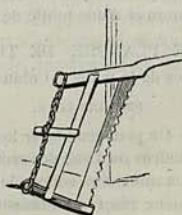
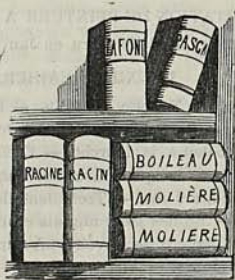
Pardessus. }
Paletot pour baby de 3 à 4 ans. } p. 8, même Cahier.

CHARADE

Autrefois mon premier, dans un brillant festin.
 Pour porter quelque *toast* passait de main en main ;
 Alors le chevalier jurait d'être fidèle
 A quelque sainte cause, à son prince, à sa belle.
 Mon dernier, tour à tour, est jeune fille ou fleur,
 Montagne, diamant, éclatante couleur,
 Ou bien encor vitrail, dans une cathédrale,
 Projetant des reflets irisés sur la dalle.
 Mon entier tient du cuivre, — ou s'attaque à la peau.
 En altérant le teint jusqu'alors le plus beau :
 Mesdames, puisse-t-il sur votre frais visage
 Ne jamais exercer son funeste ravage !

Explication du rébus de Janvier : *A méchant cheval bon éperon.*

RÉBUS



Le Directeur-Gérant : J. THIÉRY.

16-181 PARIS. — TYPOGRAPHIE MORRIS PÈRE ET FILS, RUE ANELOT.